MÉDÉRIC.

Imprimerie de Pommeret et Guénot, rue Mignon.

MÉDÉRIC

ROMAN INTIME

PAR

Charles MARCHAL.

Auteur des Nuits Espagnoles, de Bénéditto et la Dame de Trefle, etc.

II.

PARIS.

CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 38.

1842.

I

> Le jour fatal où la poésie sera détrônée, l'homme devra porter le deuil de la plus belle fiction.
>
> — *Un Poète persan.* —

Interruption.

A madame trois étoiles.

Ce matin, — madame, — comme j'en étais là de l'histoire de Médéric, — je suis descendu dans mon jardin, — ravissant parterre; — une joie ineffable remplissait mon cœur, car la nature était parée et aimante, et le soleil la caressait avec splendeur.

Le ciel était limpide et bleu ; — bleu comme des yeux de femme, — bleu comme les bleuets que les jeunes filles vont cueillir en riant dans les blés.

Ce délicieux matin remplissait mon âme de bonheur ; je me sentais heureux de vivre au milieu de ces richesses ; — heureux aussi de penser à vous, — madame.

Aussi j'aurais voulu que vous fussiez près de moi, je vous aurais offert un bouquet frais cueilli ; — non que ce fût votre fête, — mais c'eût été alors la fête du bouquet.

Mais au milieu de mes suaves pensers, — d'autres pensers amers sont venus troubler mon extase.

Chaque joie a son amertume en ce monde ;

chaque sourire vaut au moins une larme.

Dans mon cœur, en effet, j'avais renfermé mes illusions et mes espérances; — mais j'ai perdu ces trésors, — chers et précieux espoirs, tendres et pures illusions!

C'est pourquoi, maintenant, je me promène dans mon jardin, — tristement rêveur, — et je suis plein de regrets, parce que Dieu n'a pas tenu envers moi ses promesses...

Il y a quelque chose de triste dans notre existence, — un mystère, un néant; quelque chose de vague, de fantastique que nous ne pouvons jamais saisir.

Mais il y a aussi une douce compensation pour les poètes!..

O poètes, — voici l'été et ses richesses, —

poètes, donnez à cette belle saison une fête enchanteresse, un concert divin.

Chantez, mes amis, — car vos chants sont nobles et gratuits comme la nature qui vous les inspire; — soyez prodigues et magnifiques de votre talent. Dieu saura vous inspirer à mesure que vous chanterez.

Déployez vos nobles aîles, planez sur les intelligences, ô poètes, si pauvres et si riches tout à la fois!

Soyez braves et généreux; — mais seulement évitez d'être ridicules, — c'est le seul travers que les dames ne savent pas pardonner.

Et vous aussi, — ô femmes, — profitez de la délicieuse nature, — aimez, fleurissez, —

tendres fleurs! — aimez jusqu'à en mourir.

Ne vous montrez ni trop cruelles, ni trop libres, et défiez-vous des hommes non moins fats et non moins exagérés que dépravés et mesquins. Que le sort vous préserve de nuits sans sommeil, et qu'il voiture votre vie le plus doucement possible.

Profitons des jours sereins, des lilas en fleurs, du beau soleil, de l'ombre et de la fraîcheur des nuits tièdes, et nourrissons-nous d'innocentes superstitions; — la vie est si belle avec de la jeunesse, de l'amour et des espérances!..

Ayons de l'orgueil dans notre pauvreté, non de cette petite vanité, propre à la multitude, mais un amour-propre noble et digne.

Que nos principes intellectuels et moraux soient fiers et élevés, que notre âme se développe grandement. Volons, comme Jean-Jacques Rousseau, des rubans roses, fanés, décolorés, flétris, mais remplis de souvenirs et d'amour; — puis nions le larcin et accusons volontiers des gens incapables d'apprécier la valeur de ces rubans, — valeur toute d'imagination. Faisons-nous chasser comme lui, — ô mes amis les indigents, — pour ce crime ridicule aux yeux du monde.

Passons pour pervers; notre conscience est là!..

Raillons les vices et les choses choquantes de la vie.

Notre cerveau amasse d'immenses trésors pour les révéler plus tard, et notre moralité ne peut chanceler. Soyons pauvres d'or, mais ri-

ches de la belle nature, et n'ayons pas de ces vagues et terribles soupçons, de ces cruelles et mordantes jalousies qui abîment l'intelligence. Si la valeur personnelle de notre siècle nous paraît être au-dessous de la nôtre, embrassons une voie superbe et rompons en visière avec ses maximes.

Saisissons avidement les événements qui tendent à nous révéler une conviction, une tendance à la réforme, et combattons ceux qui traînent la moralité dans la boue. Rangeons-nous sous la bannière de ces hommes qui croient que, en dehors des intérêts purement matériels, il existe un autre but. Récoltons nos idées, amassons-les en deux parts bien distinctes quoique liées l'une à l'autre, à savoir :

La part des besoins physiques et celle des exigences intellectuelles.

Élevons le libéralisme et prenons pour base de notre philosophie des principes démocratiques non exagérés. Développons rigoureusement nos tendances vers des temps meilleurs.

Rêvons, — et soyons heureux d'avoir rêvé lorsque la réalité nous échappe.

Jamais nos conceptions morales ne seront trop vastes, hommes d'imagination. Prenons-nous d'une puritaine indignation contre les principes dangereux bases de nos douleurs, — soyons bons et forts. Élargissons le chemin poétique qui conduit à Dieu.

Qu'importe si la société n'apprécie pas le sublime de nos combats, de notre misère, de nos continuelles privations!..

O poètes, — objets de calomnies atroces, de blâmes exagérés, — versez sur nous vos idéales perfections!...

« Suivez vos volontés et vos penchants. Mettez-vous sans cesse en harmonie avec l'illusion. Si les hommes ne vous savent pas gré de votre vie antérieure, des douleurs subites et renouvelées que vous avez eu à souffrir avant l'émancipation de votre génie, — regardez le ciel et soyez consolés...

Plaignez les mendiants et cultivez le germe d'âpreté que votre noblesse vous a donnée contre l'aristocratie de la fortune; — mais respect à l'aristocratie de l'intelligence!..

Appercevez Plutarque à travers Amyot et Montaigne, — l'un son traducteur, l'autre son imitateur.

Puis lisez l'Évangile onctueux, mouillé de larmes.

Comprenez ainsi l'antiquité et l'âme de la Bible, pressentez l'avenir.

Aimez avec l'âme de sainte Thérèse, — avec un fragment de celle de Jésus-Christ.

Aimez les femmes bonnes, pudiques, vierges et chastes, pour les formes idéales de leur âme et ses cantiques divins.

De même que Michel-Ange fit Saint-Pierre de Rome, en héritant des ouvriers qui travaillaient obscurément, profitez des labeurs commencés pour éclairer votre jeunesse sans expérience. Hommes de génie, soyez actifs, non subordonnés, non soumis, non humiliés, non sensuels, jamais esclaves.

Prenez pour devise ces deux seuls mots : —*Force*, *Émancipation.*

Et vous deviendrez beaux et grands.

Votre fortune à vous, c'est la richesse de votre âme.



II

Médéric en route.

Notre ami le peintre, le cœur tout rempli d'espoir, se dirigea sur le Hâvre.

La physionomie mobile et hardie de *Trouvé* était animée par les fatigues du voyage ; il courait, japait et aboyait.

Mais, plus Médéric s'éloignait du lieu de ses

affections, plus son front devenait soucieux, et plus son âme était inondée de tristesse, et de cet indéfinissable sentiment qui tient de la volupté et de la douleur.

D'abord il marcha lentement et silencieusement; ensuite l'espoir lui revint, et il doubla le pas. Et, léger,—léger comme un heureux,—il gravit gaîment la montagne, et disparut.

A Fontainebleau, il prit le bateau à vapeur jusqu'à Paris, et à Paris la diligence du Hâvre.

— Pendant ce petit voyage ses pensées se ressentaient de la crise qui venait d'ébranler son moral. Son esprit était malade et souffrant quoiqu'il fut consolé par l'assurance de l'amour de Marie.

Il était arrivé à cette phase critique de l'existence où l'avenir commence à se développer et

à se montrer dans toute sa splendeur de joie ou dans toute sa désespérante misère.

L'homme est moins malheureux en amour que la femme ; — il va, il court, il s'agite, il se dissipe, il déploie les éblouissants ressorts de son cerveau, et dépense les forces de son physique. — La femme reste silencieuse, vaincue ; elle lutte à chaque instant avec une douleur monotone et grave. Elle se trouve aux prises avec le chagrin de son affection brisée, elle reste sous les coups du sort, elle creuse de ses mains ensanglantées un abîme profond, que ses larmes et son âme tout entière ne peuvent jamais réussir à combler. Dès qu'elle a aimé, elle souffre, puis elle souffre encore, sans répit, sans trêve, sans merci.

Marie restée seule, ne succomba pas aux injures de sa destinée ; elle n'essaya pas non

plus de lutter avec elle, mais elle ploya la tête et se résigna noblement. Elle espéra. — La maison de son père lui parut vide de mouvement, mais pleine de souvenirs. — Dès-lors, le banc de gazon du parc, sur lequel elle s'asseyait souvent auprès de Médéric, qui lui prenait les mains et regardait le ciel avec elle, ce banc devint le but de toutes ses promenades; il s'identifia et se mêla à ses plus intimes pensées. — Elle y était presqu'heureuse, elle y pleurait bien et sans trop d'amertume.

Marie ne sentait plus sa vie physique, elle était tout âme, tout amour. La douleur, en consumant son être humain et matériel, avait exalté les facultés et les ressources de son moral. A mesure que sa vie présente devenait froide, son cerveau se réchauffait à la flamme de ses affectians déçues. Et elle avait encore des illusions.

III

Illusions perdues.

Quand on prononçait le nom de son amant devant elle, Marie se retirait pour pleurer en secret; car elle avait au fond de son âme d'immenses illusions, et elle ne cherchait pas à les cacher, comme font d'ordinaire la plupart des jeunes gens. — Ils s'occupent avec acharne-

ment à faire croire qu'ils les ont toutes perdues, qu'ils n'en ont plus conservé une seule. Ils disent : — Je ne saurais aimer maintenant, — je n'ai plus une croyance, les femmes honnêtes n'existent pas, — Dieu n'est pas, — la poésie est un songe.

Ils s'efforcent de paraître matérialistes et blasés ; ils voudraient avoir le teint blême et maladif, comme un homme qui a dû beaucoup souffrir du cœur.

Ils ne savent pas, — les tristes enfants, — qu'il est impossible à un homme de vivre une heure sans illusions.

Chaque soir, ne s'endorment-ils pas eux-mêmes avec quelques espérances pour le lendemain ?...

IV

Lorsque Médéric quitta Nemours, on prétendait que M. Rodolphe Barrès, l'étudiant en droit, était amoureux de Julia, — et que son petit vieux mari ne s'en apercevait pas.

V

Comment commença l'amour de Rodolphe Barrès pour Julia, et réciproquement.

C'était à Paris. —

Si cela n'avait dépendu que de moi, j'aurais fait passer la chose autre part ; — mais je me dois à l'histoire et à la vérité.

Rodolphe Barrès faisait son droit à Paris ;

il avait vingt-quatre ans et jouissait d'une fortune assez agréable.

L'étude du droit n'occupant pas tous ses moments, le jeune Rodolphe charmait ses loisirs par l'étude du cornet à piston et de l'escrime; mais il ne faisait pas, comme son compatriote Cusbienne, de la tapisserie! — De plus, il faisait de nombreuses promenades au jardin du Luxembourg.

C'est un bien triste jardin!...

Or, c'était par une belle matinée de printemps; les premières feuilles commençaient à couronner les branches. — L'air était pur et presque bleu.

Rodolphe se promenait silencieusement au milieu de cette nature mélancolique, en regar-

dant tantôt le ciel, tantôt la lourde et blanche architecture du palais.

Son âme qui s'était épanouie d'abord sous l'heureuse étreinte des premiers jours du printemps, fut tout-à-coup prise de tristesse. Il tâcha de lutter contre cette impression de mélancolie, mais il ne put y parvenir.

Nos pensées prennent le caractère des objets qui nous entourent, et revêtent le même cachet.

Chaque homme a son *impression* à lui, — je veux dire: — sa manière d'être impressionné par les choses qui viennent frapper son imagination.

Rodolphe était naturellement enclin au recueillement et à la tristesse, lorsqu'il était seul. Il se promenait donc avec un ennui effrayant dans les allées longues, solitaires et monotones du jardin.

Il était ainsi sous une influence désagréable, lorsqu'il aperçut une jeune dame assise sur une chaise et occupée à lire.

Il s'avança près d'elle ; — l'inconnue ne releva pas sa jolie tête ; mais ses lèvres murmurèrent les vers suivants de Victor Hugo ;

Quel bonheur de bondir éperdue en la foule,
De sentir par le bal ses sens multipliés,
Et de ne pas savoir si dans la nue on roule,
Si l'on chasse en fuyant la terre, ou si l'on foule
Un flot tournoyant sous ses pieds!

Rodolphe s'était arrêté ; car lui aussi connaissait et aimait le grand poète.—L'inconnue baissa la voix en voyant le jeune homme.

Jamais, même dans ses rêves, il n'avait aperçu une aussi parfaite créature. — A travers ses paupières transparentes, il voyait l'âme

de la jeune fille. — Il était absorbé tout entier dans la contemplation de cette charmante personne; — son âme était dégagée de son être matériel. — Rodolphe comprenait toutes les pensées de cette âme divine qui brillait à travers son corps comme une céleste lumière, il comprenait aussi son regard qui faisait penser. Son cœur battait si fort qu'on l'eut entendu.

Je ne sais rien de plus difficile que de décrire l'effet produit par le regard d'une femme. Il est des sensations si pures, si douces, qu'elles doivent toujours rester ensevelies au fond du cœur, car elles perdraient tout leur parfum si on essayait de les décrire.

Aussi bien m'est-il impossible de vous dire ce que ressentit Rodolphe, lorsque le regard de cette femme s'arrêta sur lui.

Le jeune étudiant qui avait suspendu ses pas

rêveurs pour admirer l'inconnue, se sentit pris au cœur par son regard. Car le regard d'une femme, c'est le parfum de son âme, c'est son soufle, c'est sa vie toute entière. — C'est un éclair que nous savourons aussi avidement que les sons harmonieux de son chant.

Oh! dis-moi, jeune homme, lorsqu'une femme, avec ses beaux yeux sous sa brûlante paupière, repose sur toi son doux regard, dis-moi, si les sensations que tu ressens ne te rendent pas le plus inquiet et le plus heureux des hommes?... Alors tu deviens humble et modeste comme un pauvre, et ton cœur bondit dans ta poitrine, comme dans une horloge le grand ressort brisé...

Je vous disais donc que le regard de la jeune fille était plein de charme, doux et mélancolique, et portait à l'âme.

C'est par le regard que la femme commande, pardonne et supplie.

La dame se leva. — Rodolphe plein d'émotions vagues et d'ivresse, la suivait de loin.

— Elle est jeune, se disait-il; elle aime les vers, elle est belle, — son âme doit être divine!

Tout en disant, il sortit du jardin, toujours en suivant la jeune femme. Elle entra dans une maison de la rue de Vaugirard. Rodolphe la suivait encore du regard, que se robe flottante était disparue. Il s'en retournalentement chez lui, la tête basse, le front soucieux, le cœur bouleversé.

Toute la nuit il rêva à l'inconnue; — il était près d'elle, il lui parlait, son visage était baigné par son souffle, et je ne sais où cela en serait venu, sans les premiers rayons du matin qui

pénétrèrent dans sa chambre, le réveillèrent, et l'arrachèrent à ses chères illusions.

Alors, il eut toute la conscience de sa déception première ; — son âme se dépouillait des distinctions banales de l'existence ordinaire et mécanique. Il se disait : — Oh! que ne puis-je l'enfermer en moi, l'embrasser toute d'un seul baiser ?

Semblable à la vie, son rêve avait eu une double expression. Soyons francs! — il rêva d'abord qu'*elle* était dans ses bras, il lui baisait les yeux et les lèvres avec délire, et *elle* répondait à ses caresses.

Dans la seconde partie de son rêve, — il était agenouillé religieusement devant *elle*, qui avait l'attitude d'une sainte, il la regardait avec une respectueuse caresse et la priait comme on prie la Providence.

VI

Sévérité de la Censure.

A propos des étudiants en général, j'ai deux mots à vous dire; — cela peut s'expliquer aisément, puisque Rodolphe Barrès faisait partie de ce corps.

Je ne sais pourquoi certains journaux s'avisent de peindre les étudiants sous des couleurs aussi sombres, aussi ignobles même.

Les caricatures et les journaux nous les représentent toujours comme des bandits, des mauvais sujets, des hommes blasés et sans cœur; — mais ils ne nous la montrent jamais, cette vaillante jeunesse, studieuse et travailleuse comme elle l'est réellement. — Ici, je le déclare, je parle des étudiants qui étudient.

La censure établie pour empêcher ces délits, ne s'occupe que de punir tout ce qui ressemble à une poire mal intentionnée, à un toupet royal ou à un tricorne suspect.

Cette vigilante censure ne souffrirait pas qu'on croquât en plâtre ou à l'aquarelle le moindre ministre; mais en revanche, elle permet que l'on insulte impunément la morale publique.

Que voulez-vous? cela détourne l'attention

publique, et quand l'attention publique est distraite, elle néglige de s'occuper de politique et laisse là ses intérêts.

Il faut bien que le gouvernement fasse aussi *ses petites affaires*.

La censure paraît être instituée, au premier abord, pour empêcher les délits de ce genre, et généralement toutes les caricatures malhonnêtes, mais en la considérant attentivement, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'on s'est mépris à l'endroit de cette institution.

Des artistes égarés présentent à la censure parmi une foule de choses inciviles, des étudiants, par exemple, dans des attitudes que la plume se refuse à retracer.

Ces diverses malhonnêtetés donnent lieu à

une foule de malheurs que notre vigilance ne saurait trop signaler :

1° Les personnes qui détournent la tête, sont insultées et traitées de prudes ;

2° Ces sortes de travaux livrent à un libertinage précoce un grand nombre de rapins en bas âge ;

3° Et enfin, il est on ne peut plus indécent de faire passer les étudiants pour des hommes dépravés et perdus, lorsque pour la plupart, ce sont des jeunes gens studieux, — l'espoir du siècle à venir !

D'un autre côté, il était grand temps que nous fassions ce reproche à la pudeur de la Censure ; — car si on n'y met bon ordre, je ne sais pas ce qui se moûlera en plâtre et en-

core moins ce qui ne se moulera pas. — Mais nous sommes dans un temps où, chacun croyant être sage, les avis ne profitent pas.

Et, pour me résumer, je dis qu'un peuple aussi grand que le peuple français, doit se trouver bien dégradé, bien avili, et surtout bien triste, de voir ses beautés et ses individus reproduits en *charge*, dévisagés, avariés, insultés.

Il est bien pauvre et bien misérable, ce peuple, de se laisser ainsi traîner dans la fange. Ce peuple est un peuple tombé! — Et que ne permettra-t-il pas encore, lui qui souffre que des théâtres de chevaux et de Maquignons, reproduisent ses plus belles actions; ses révolutions, ses hauts-faits, ses batailles et jusqu'à ses défaites, — ce peuple qui a permis qu'on

représente sur les planches, son Empereur, — avec son île déserte, son sublime tombeau de vingt ans, avec son saule pleureur, — son empereur avec son cercueil, sa gloire, son immortalité, et sa dernière maison, — les Invalides !

Dites franchement, y a-t-il à compter sur ce peuple; — n'est-il pas humilié et méprisable de supporter autant d'avanies et de s'en venger si peu ?....

N'a-t-il donc conservé aucun amour-propre, aucun sentiment de sa force, de son bien-être, de sa liberté, et se montrera-t-il aussi vil que ceux qui osent toucher à son honneur, à son repos comme à son appétit de chaque jour?...

Son courage se trouve plongé dans une léthargie qui ressemble bien à un sommeil éter-

nel. On ne peut presque plus espérer de bonheur pour lui. — Car il s'est formé deux partis bien divisés, bien ennemis. D'abord, celui des esprits forts, des âmes expansives et vigoureuses, puis celui des gens d'argent, des hommes charnels, qui mangent, dorment, entassent des monceaux de pièces jaunes, et appellent cela vivre, en un mot des hommes qui se servent de leurs sens afin de satisfaire les besoins et les caprices de leur brute.

Les premiers (les intelligents,) ont dit au peuple :

— Civilise-toi, travaille et sois heureux ! que ton âme grandisse et aspire l'infini. Sois fier, sois juste autant que fort ! Ne plie pas la tête sous les coups et sous les injures, révolte-toi contre les lois injustes, contre les tyrans de la liberté,

contre les usurpateurs de tes droits sacrés! Laisse aux hommes de chair leurs jouissances et leurs pensées positives, sois vertueux comme le Christ et équitable comme l'antique Salomon!...

Mais les autres, ceux qui sont puissants aujourd'hui, ont dit au peuple :

— Renverse tes idoles et prends-en d'autres. Renvoie ton maître pour mettre son compère à sa place.

Ensuite de quoi, laisse-toi garotter de nouveau et étourdir par des promesses. Fais une révolution à notre profit, et tâche de te persuader que tu y gagneras.

Travaille et ne mange pas, sois battu et plie sous la honte et l'infamie. Reste bête; nous

nous chargeons de détruire ton intelligence, d'appauvrir tes capacités. D'ailleurs qu'en ferais-tu?... Il n'y a plus de religion dans notre pauvre France, parce qu'il y en a trop. Il n'y a plus d'espérance, la liberté est morte et Dieu n'est qu'un mot. Il n'y a plus d'amour pour ton âme, plus de gloire pour tes soldats; — sois donc esclave!

On a donné quelques poignées de main, une foule de saluts et de croix; — et le peuple a cru. Les méchants ont réussi, puisqu'ils ont maintenant pour eux, l'or, les palais et les cachots. Ils ont acheté des consciences, car dans ce temps de disette il y en a à tous prix, depuis trois livres dix sous jusqu'à dix écus. En 1830, 31 et 32, les consciences coûtaient 500 francs, plus tard elles n'ont plus valu que 50 écus, et maintenant on les donne, pour

ainsi dire. — Oui, je le dis encore, la masse des Francais qui est obligée de s'agiter longtemps pour manger un morceau de pain, et pour se promener quelques instants sous le beau soleil que Dieu a mis au ciel pour tous, celle-là est bien à plaindre! La vigueur du peuple est inutile puisqu'il ne s'en sert pas. Je demande hautement que la force du peuple français soit transmise aux pauvres Polonais, qui ont assez de cœurs généreux, mais auxquels il ne manque que des bras.

La puissance est du luxe chez les Français. Pour être esclave au-dedans, il n'est pas besoin d'être robuste, et pour souffrir mille injures au-dehors, il suffit d'être sans dignité.

Ainsi notre démoralisation est complète, et notre chute inévitable. Nous y courons avec cette pensée égoiste :

— Que doit nous faire le sort de la France? qu'elle soit ou non détruite dans cent ans, peu nous importe. Nous serons morts! énervons-nous et faisons-nous contents. Minons s'il le faut les fondements de notre puissance, mais jouissons.

— Jouissons, disent les riches. Buvons, mangeons, dormons, jouissons.

— Oublions et espérons! disent les pauvres femmes.

— Prions et aimons! disent les jeunes filles.

— Souffrons, dit le peuple au lieu de dire :

— Levons-nous et combattons!..

O anciens hommes libres! ô Républicains

des temps passés! ô Romains! si du haut des régions célestes où vos vertus ont pu élever vos âmes, vous nous voyez ainsi amaigris, énervés et malades, combien vous devez nous mépriser. Plaignez-nous! plaignez-nous! nous en avons besoin.

VII

Pendant un mois, Rodolphe Barrès alla au jardin du Luxembourg le plus qu'il lui fut possible, dans l'espoir d'y revoir cette femme charmante.

Il s'asseyait où elle s'était assise, il redisait avec amour les vers du grand poète, qu'elle avait dit elle-même; — et dans ses songes il la

voyait toujours avec son long regard, sa taille adorable, ses épaules voluptueusement arrondies, et sa démarche élégante.

Il passait de longues heures à regarder la maison où il l'avait vue entrer, espérant qu'elle en sortirait peut-être ou y rentrerait de nouveau. Car il aimait follement l'inconnue.

Un jour, cependant, le hasard couronna ses vœux et sa patience d'un succès.

Il regardait la maison depuis plus d'une heure, lorsqu'il vit les rideaux s'agiter, et une tête de femme, belle et blonde, se montrer craintivement. Il reconnut dans cette apparition sa bien-aimée.

Elle était assise près de la fenêtre; — elle avait dans son attitude quelque chose de la

molle langueur des saules, et les boucles de ses cheveux baignaient ses chastes épaules.

La jeune femme leva les yeux, s'aperçut qu'elle attirait l'attention du jeune homme et se retira.

Dès qu'elle eut disparu, Rodolphe s'en alla, avec un espoir dans le cœur.

Le souvenir de cette physionomie jeune et belle le plongeait dans une rêverie bienheureuse; — c'était l'être de ses rêves; sans cesse il la voyait, il l'entendait, et cette vision répandait dans son âme une rosée aussi douce que miel.

Et la belle tête de la jeune fille, toute blonde et toute bouclée, enflammait son imagination.

Sa dernière apparition avait tout le mysté-

rieux, tout le séduisant qui augmente les impressions de la jeunesse.

Cependant l'été vint et les vacances arrivèrent comme c'est l'usage. Rodolphe se disposa à partir pour Nemours, mais avant il voulut revoir encore une fois la maison où habitait la jeune fille de ses rêves; — rêves de vingt ans, beaux, fugitifs, voluptueux, impossibles, faciles, exaltés, inondés de joie et d'espoirs.

Tout était calme; — les fenêtres étaient fermées. Il s'enhardit et frappa à la porte, bien embarrassé de savoir ce qu'il allait dire.

Il entra. Un vieux portier bien laid vint aussitôt.

— N'est-ce pas ici?.... demanda Rodolphe en balbutiant.

— Tout le monde est à la campagne, fit

le concierge sans lui donner le temps d'achever.

Rodolphe s'en alla découragé.

Et le lendemain, après avoir passé sa thèse et être reçu avocat, il partit pour la ville de Nemours, — avec l'intention de ne jamais plaider de sa vie, et de vivre paisiblement de ses rentes.

Nous pensons que Rodolphe fit bien de ne pas plaider, puisqu'il n'en éprouvait pas le besoin. L'avocat qui ne comprend pas sa mission est un des fléaux de la civilisation. L'avocat est intéressé mais peu intéressant, à moins qu'on n'ait des procès.

Jetez un regard sur un tribunal; — qu'est-ce que vous voyez?

Une grande salle froide, un buste de Louis-Philippe, en plâtre, trois vieillards composant les juges ; l'accusé, et près de lui, sur des bancs, de jeunes avocassiers, en cheveux longs, ou rouges ou noirs, en cheveux courts, avec ou sans lunettes, et puis des barbes et des moustaches, petits messieurs laids comme vous ou moi, et plus bavards que nous deux ; — une taverne du quartier Latin, un véritable estaminet en robes noires. — Il faut dire, à leur louange, qu'ils ne fument pas, mais ils s'en plaignent.

C'est que maintenant nous sommes dans un siècle où ces calamités sont nécessaires ; — on assassine beaucoup.

Quelques-unes des victimes ont été *immolées aux pieds de l'autel politique;*—(Phrase em-

pruntée aux gens sérieux,) — d'autres ont été tuées avec des clous, des marteaux, des couteaux ou des fourchettes, — puis on les a coupées en petits morceaux.

Plus ils sont gros, moins la victime a dû souffrir, plus le juré peut admettre, en faveur de l'accusé, des *circonstances atténuantes.*

De sorte qu'il est recommandé aux assassins de ne pas hacher leurs victimes en morceaux petits et menus, car alors rien ne pourrait diminuer la gravité de leur crime.

Un homme qui en coupe un autre en deux est donc bien moins coupable que celui qui le coupe en trois ou en quatre morceaux; — c'est pourquoi si jamais il vous arrivait d'avoir à dépecer une de vos connaissances, faites-le

en grandes tranches, si vous voulez qu'on ait un peu pitié de votre position.

Les vulgaires malfaiteurs qui jusqu'alors se sont contentés de détrousser les passants, devraient, afin d'exercer sur une plus grande échelle, et pour éviter la police correctionnelle, embrasser la carrière diplomatique. Leurs actions malhonnêtes seront honnêtement récompensées, et on ne les inquiétera pas.

VIII

Rodolphe fut accueilli dans sa famille avec le plus vif intérêt. — Il arriva lorsque notre ami, Médéric le peintre, venait de quitter Nemours.

Rodolphe alla voir M. de Beauxvoire qu'il connaissait, dans l'espoir de voir *madame son épouse*, qu'on lui avait annoncée comme une femme belle, spirituelle et agréable.

Mais quel ne fut pas son étonnement de reconnaître dans Julia, son inconnue de la rue de Vaugirard.

O hasard, hasard!

Dans cette femme mariée à un homme tellement maigre et diaphane qu'on voyait le jour à travers ses côtes, — enfin dans l'épouse de M. de Beauxvoire, Rodolphe retrouva la première femme qu'il avait aimée, — première volupté, première lumière de sa vie.

Et l'amour est rarement un sentiment aussi noble que les écrivains le disent, — car on aime :

Par vanité, une femme coquette.

Par ambition, une femme qui a de l'argent.

Par égoïsme, à cause des plaisirs personnels.

Par colère, le fait arrive journellement, pour exciter la jalousie.

Par désir, à cause de l'attrait d'un bien défendu et disputé.

Heureux ceux qui échappent à cette maladie! heureux ceux qui aiment comme on aime au ciel! heureux ceux qui ne connaissent pas ces abîmes!..

La passion de Rodolphe, que le temps aurait pu éteindre, se ralluma par la difficulté.

Julia, jeune fille, eût été un ange pour lui qu'il aurait respecté.

Julia, mariée, était une proie qu'il s'adju-

geait, une femme qu'il voulait perdre de gaîté de cœur, dont il voulait jouir, de même que l'on jouit d'un bel appartement, d'un cheval élégant, d'une vue magnifique, d'un équipage splendide.

A ces désirs fougueux se mêlaient néanmoins cet épanchement enjoué d'un cœur nouveau qui essaie d'aimer, et aussi l'égoïsme, — ce constant compagnon de nos plus intimes sensations.

Il se trompait lui-même sur cet amour peu délicat ; — il croyait aimer réellement, tandis qu'il n'éprouvait qu'une ardeur brûlante.

Et puis il y avait pour lui un attrait magique dans la propriété d'un autre.

Tout lui devint donc désagréable; il se fit dès-lors une nécessité de voir la femme de son voisin et de penser à elle sans relâche.

Rodolphe alla un matin faire une visite à madame de Beauxvoire, — on le reçut dans la chambre à coucher; — en voisin, en ami de la maison. — Quel supplice pour un amant!

M. de Beauxvoire était presque couché sur un divan; — il était occupé, le bon vieillard, à tourner dans ses mains un éventail magnifique.

Julia était assise près de lui. En les voyant ainsi tous deux, Rodolphe se trouva mal à l'aise; il avait des éblouissements, — il était pris de vertige.

Il était venu dans l'espoir de trouver Julia

seule, — et il la voyait belle et heureuse, heureuse près de son vieux mari.

Ces pensers attristèrent son cœur, et son visage mobile ne put cacher son mécontement et sa douleur.

— Vous paraissez triste ce matin, monsieur Barrès, dit Julia d'une voix doucereuse, et en lui jetant un regard charmant.

Rodolphe était embarrassé, cependant il allait répondre, lorsque M. de Beauxvoire lui en évita la peine.

—Notre ami est malade d'amour, dit le vieillard en riant d'un air niais.

Rodolphe feignit de sourire, mais son cœur était déchiré, car il venait de voir le lit conjugal.

— Infâme lit! se dit-il, voilà où cette jeune et belle femme reçoit les ignobles caresses de cet impudique vieillard. Oh! malédiction!...

Et il regarda Julia en se disant :

— Et voilà cette charmante créature, flétrie et souillée par ce misérable vieillard!

Alors, il sentit dans son cœur une haine profonde pour lui, et pour elle une haine mêlée de désirs.

Julia avait suivi tous les regards de Rodolphe; — elle rougit, il la vit, la fixa avec un sourire goguenard, et se crut un peu vengé.

IX

Il est nuit; — les suaves odeurs s'exhalent de la terre et pénètrent au fond de l'âme. — Les belles choses que l'on voyait tout-à-l'heure ont disparu jusqu'à demain.

La nuit est le paradis des malheureux.

Uue brise tiède et joyeuse glisse sur la nature qui s'endort.

Il est nuit ; — à cette heure, il n'y a que les voleurs, les loups, les amoureux et les poètes qui ne dorment pas.

Médéric est parti, il est déjà loin. Peut-être ne reviendra-t-il jamais!........

Marie est seule, retirée dans sa chambre, elle ne dort pas ; — elle prie. — Pauvre créature, tendre et affligée!..... Elle prie Marie des Sept-Douleurs de prier pour lui!

Hier soir, le soleil s'est couché avec des circonstances sinistres. Il était entouré de nuages noirs et bleus foncés. Son dernier regard sur la terre a été un regard de sang.

La brise molle et caressante a été chassée par un grand vent. — Les feuilles s'agitent, les peupliers courbent leurs têtes jusqu'au

sol; — les chênes eux-mêmes tremblent dans leurs racines, les oiseaux se cachent et sont sans voix; — le pauvre grelotte de froid, sa chaumière penche et chancelle.

Les pêcheurs ont attaché fortement leurs barques et avec inquiétude.

L'Océan accourt sur la plage et secoue sa blanche crinière en roulant sur le sable; — il mugit au loin, et son bruit ressemble à celui d'une armée qui s'avance.

Les goëlans, les mauves, les cormorans et les courlieux, sont les seuls qui osent planer sur cette scène; — et les alcyons aux aîles jaunes poussent des cris de joie et des éclats de rire.

La mer blanchit et se creuse; elle bondit avec

de funèbres gémissements, et court sur la plage, — le vent continue à souffler et à briser tout ce qui est faible.

Malheur aux pauvres marins attardés sur la mer, ils périront sans secours, en faisant des efforts inouïs pour se sauver; — ils périront devant la vie, devant la terre, devant leurs amis, leurs parents, et leur patrie!

— A une coudée de distance!

Marie s'agenouille et prie. — Chastes paroles que Dieu recueille avec amour.....

Elle prie pour Médéric, son bien-aimé, — pour la nature entière, — pour le pauvre et pour sa chaumière, pour les pêcheurs et pour les marins.

. . . . Nuit horrible et lamentable!

où la nature pleure et souffre, comme pour racheter les crimes des hommes; comme fit autrefois Jésus.

X

Après avoir écouté les raffales du vent qui soufflait avec furie, Marie avait fini par s'endormir.

Le lendemain, elle fut réveillée par les premières lueurs du jour.

La tempête était calmée, — le soleil se montrait encore noyé dans les nuages, le vent était

tombé, la mer se balançait mollement dans son lit, — comme accablée des fatigues de la nuit.

La nature reprenait peu à peu sa joie, sa vie et sa gaîté.

— Tu es bien pâle et bien émue depuis quelque temps, lui dit son père ; peut-être as-tu passé une mauvaise nuit.

Marie le laissa dans cette persuasion, et monta voir sa mère dont la santé s'appauvrissait de jour en jour.

Dans l'après-dîner, Julia vint voir Marie ; madame de Beauxvoire était élégante, rieuse, enjouée et contente.

Son mari était très mal portant.

Elle parla à Marie de chiffons, de colliers, de diamants et de bijoux.

Cela ennuyait Marie.

Marie parla à Julia de Médéric, de son amour, et de son espoir dans le retour de son amant.

Les heureux et les indifférents font peu attention aux peines du cœur; — Julia n'aimait pas entendre parler Marie des douleurs et des inquiétudes de son âme.

Elles se séparèrent assez mécontentes l'une de l'autre.

Marie disait : — C'est une femme coquette.

Et Julia : — C'est une petite sotte, qui veut faire l'héroïne de roman, la femme froissée, délaissée et abandonnée.

Et moi je dis que Marie était une douce et

excellente créature, et Julia une femme plutôt débauchée que passionnée, — quoique trompée aussi.

Marie ne vivait plus que pour son amour, et ne parlait que de Médéric; Julia qui avait besoin de s'étourdir sur ses légèretés, ne vivait que pour le luxe et le plaisir.

Quand Julia fut partie, Marie courut à son piano, et chanta les vers du jeune peintre; — la romance que vous savez.

Puis elle se mit à se rappeler son amant; — elle pensa à lui; — elle déploya les éblouissants trésors de sa poésie, et conçut encore de folles espérance, à côté de sa tombe entr'ouverte et de son anéantissement.....

Il n'est rien comme la musique pour nous

faire souvenir. Elle déroule de suite sous nos yeux les drames qui ont sillonné notre vie. — Voulez-vous me reporter vers le temps de mon éclatant naufrage? chantez-moi la chanson de sang et de carnage du Capitaine Noir, — que nous psalmodions gravement tous ensemble en luttant avec la mort, et dont le vent jetait au loin le refrain lugubre, à travers le bruit des flots :

Voyez à l'horizon
Surgir, comme un fantôme,
Ce brick sans pavillon
Avec sa longue baume,
Largue la toile,
Force de voile,
Car il court l'enfer;
Ce roi de la mer.

Voulez-vous me rappeler ma douce enfance, ma mère et mes amis, dont les gais sourires montraient l'âme ? — chantez-moi :

Malbroug s'en va-t-en guerre! ou bien : — *On va lui percer le flanc, ran plan, tireli-ran plan.* Ou encore : — *Le Chevalier déloyal, monté sur son cheval,* etc., etc.

Enfin, voulez-vous me faire pleurer et réveiller en moi les plus grands sentiments, — chantez-moi une des romances que chantaient madame ***, — une certaine chanson, — entr'autres.....

Il me semblera la voir parée de sa belle chevelure ondoyante, — assise à son piano, — triomphante et chantant avec cette puissance éloquente qui allait droit à mon âme et la plongeait dans une extase égale et pure.

Il est certains airs qui, chantés avec expression, ont la puissance de remuer d'impérieux souvenirs. Dans ces airs, il règne d'ordinaire

une grande mélancolie qui touche profondément en rappelant la vie réelle.

La musique est une grande et belle chose quand, — douce et fragile poésie, — elle glisse sur l'âme et ne s'élève pas à un diapazon exagéré. — Elle a une puissance bien grande de réveiller en nous des souvenances tendres et tristes. Elle nous reporte, par la pensée, à un monde de choses graves et familières, — elle nous fait verser un torrent de douces larmes en touchant tous les fibres de notre âme, et en caressant nos goûts et nos superstitions de son rythme, tantôt gai, tantôt déchirant.

Il y a un saint qui a dit : — *La musique est la voix de l'épouse du Christ et l'attrait de la dévotion.*

Et moi, je dis :

Le Christ, c'est l'homme, — son épouse, c'est la femme, — leur religion, c'est l'amour.

XI

Rodolphe Barrès à Julia de Beauxvoire.

« Madame,

« Je vous vis, pour la première fois, à Paris, au Jardin du Luxembourg, — je vous vis et je vous aimai.

« Mais depuis cette époque, je revins dans

ce pays, et je vous revis, toujours belle, brillante, mais mariée!

« Je vous parlai de mon amour, et vous repoussâtes d'abord mes paroles.

« Quelque temps après, soit que le ciel ait enfin pris mon pauvre cœur en pitié, soit que vous-même vous vouliez me donner quelqu'espoir, vous me permites de vous aimer.

« Un soir même, j'allai vous voir, vous étiez seule au jardin.

« Le vent du soir caressait vos cheveux blonds, — vous chantiez une romance...... Je ne me rappelle pas comment il se fit que, lorsque votre chant fut fini, vos mains étaient dans les miennes. Nous parlions de Dieu, de

la nature, des vers du poète que vous aimiez tant, et aussi de notre amour.

« Vous me parliez alors du ciel, et j'étais heureux de vivre ainsi près de vous ; ma tête reposée mollement près de votre tête amie.

« Rappelez-vous, un peu, Julia, (et il est doux de se souvenir !) rappelez-vous que ce soir-là, vous me disiez : — Mon pauvre ami, le ciel n'a pas voulu que nous soyons unis, mais je t'aime, mon cœur est à toi, et mon cœur est vierge de tout amour.

« Hélas ! le mien aussi est pur, mais il est aussi flétri.

« Vos regards étaient doux, ce jour-là, — vous trouviez pour moi de douces paroles, de ces mots qui relèvent une tête penchée, et moi

qui croyais en vous, je vous écoutais comme mon Dieu.

« J'étais fou, alors, lorsque j'écoutais votre voix douce et enjouée; — j'étais fou aussi lorsque, me croyant aimé, je goûtais naïvement ce triste bonheur; — bonheur qui ne reviendra plus, peut-être!

«Et maintenant, je suis fou de vous écrire ces choses; vous les savez, car c'est vous qui m'avez brisé.

« Vos regards qui me caressaient, votre voix qui touchait mon cœur, tout cela s'est évanoui; et quelquefois je me prends à douter que cela ait vraiment existé..... Oh! vous ne savez pas ce qu'il y a d'amertume et de lassitude dans mon cœur!....

« De grâce, madame, pitié pour le pauvre fou!....

« Permettez-moi de vous voir, de vous dire ce que je souffre; — et je donnerai le reste de ma vie à qui voudra, car je ne vis plus que par vous et pour vous.

« Rodolphe.»

A cette lettre était jointe une pièce de vers. — C'était la seconde lettre, depuis huit jours, qu'il lui écrivait.



XII

De l'impression que la lettre de Rodolphe produisit sur Julia de Beauxvoire.

En lisant la lettre et les vers de Rodolphe, le visage de Julia ne trahit pas la moindre émotion.

Elle froissa le papier sur lequel étaient écrits les vers, et s'amusa à le déchirer en mille petits morceaux.

Ces morceaux de papier, elle les jeta ensuite par la fenêtre ; — ils se séparèrent, coururent dans l'air, chassés par le vent, semblables à une neige de mars, et finirent par tomber à terre.

Julia ferma la croisée et se mit à son piano.

Le lendemain, elle lui renvoya les deux lettres qu'il lui avait écrites.

Rodolphe lui répondit de suite :

« Madame,

« Vous avez été bien peu indulgente, mais peut-être spirituelle.

« C'est peu généreux à vous de me renvoyer mes lettres. S'il m'en souvient, vous m'aviez permis de vous écrire.

« Je ne l'aurais pas fait une seconde fois si vous n'aviez pas gardé ma première lettre quelques jours.

« Il fallait renvoyer celle-là, j'aurais compris.

« Et me serais-je hasardé à vous écrire si vous n'aviez pas eu l'air que celà ne vous déplaisait pas? Croyez cependant que j'ai agi sincèrement. Oh! madame, votre rôle était grand et noble, et vous ne l'avez pas compris.

« Adieu, madame;

« Croyez que mon âme, inondée de regrets, n'a rien conservé d'amer.

« Ce que j'écrivais hier, je ne saurais le démentir aujourd'hui.

« Je suis, avec le plus profond respect,

« Madame,

« de vos serviteurs,

« le plus dévoué,

« Rodolphe Barrès. »

XIII

Hélas! l'amour platonique ne peut exister long-temps; la souffrance courbe l'homme à terre.

Suite de la même impression.

Je ne sais si c'est par caprice ou par amour que Julia écrivit à Rodolphe la lettre suivante :

« Et moi aussi je vous aime, Rodolphe. — Mais je suis mariée, je suis la femme d'un

autre, aussi jamais je ne vous appartiendrai. Mon cœur seul sera à vous; car il est pur de tout amour.—Soyez mon frère et mon ami;—mon âme est tout entière à vous, mais rien de plus.

« Oui, je vous aime, — l'amour s'est mêlé à mon sang, il me brûle et me rend folle; mais, de grâce, laissez-moi n'aimer qu'avec le cœur, c'est le seul amour qui soit éternel,

« JULIA. »

XIV

Rodolphe à Julia.

« Merci de votre charmante lettre, ma Julia ; — vous m'avez rendu l'espoir et la vie.

« L'ami le plus agréable est, sans contredit celui que l'on voit le moins souvent, parce que, joint à ce qu'il n'ennuie pas par ses paroles, il fait penser à lui par son absence.

« D'un autre côté, quand il écrit, sa lettre est commentée, admirée et relue plusieurs fois. — Quand on a besoin de s'entretenir avec lui, on prend sa lettre, on en lit deux lignes, quelques lignes, une page, à volonté; — on peut la quitter de même, tandis que s'il était lui-même présent, on se verrait dans l'alternative ou de se laisser ennuyer par lui, ou de lui faire des malhonnêtetés, soit en lui disant : vous m'ennuyez! soit en bâillant ou en s'endormant.

« Mais un ami comme une lettre n'est pas aussi à charge, et l'on court très faiblement risque de se fâcher avec lui en se montrant impoli à son égard.

« Celà offre un double avantage; pour l'ami, celui de ne pas se montrer trop gênant, et pour

la personne qui écoute, celui de ne pas être ennuyée.

« C'est pour celà que j'ai préféré vous écrire que d'aller vous présenter moi-même mes hommages.

« J'accepte parfaitement votre pacte, ô ma Julia ; — je ne serai plus que votre bien-aimé frère et ami,

« Rodolphe. »

Rodolphe se contenta en effet de ce bonheur pendant un certain temps. — Sûr de posséder Julia avec un peu d'insistance, il ne se pressait pas d'achever son triomphe.

Semblable à l'avare de Destouches, qui disait, en voyant de belles choses à acquérir : — *J'aurais celà avec mon or, si je voulais,*

Rodolphe retardait son bonheur.

Ne croyez pas que c'était par pudeur ; — peu lui importait de déshonorer Julia, de la perdre; il ne l'aimait pas assez pour la respecter à ce point, — il était ambitieux de son beau corps, dont la possession lui paraissait un bien désirable.

Sa pensée ne s'épouvantait pas de ce calcul, et son âme n'avait aucun scrupule.

Or, quand l'amour devient calcul, il cesse d'être une douce occupation de l'âme; — les mathématiques ne sont pas du sentiment.

L'amour vrai élève, grandit et purifie, — il doit être jaloux comme Roméo, — et, en quelque sorte, plus beau, plus noble, plus grandiose, plus élevé que celui du Maure de Venise.

XV

Ce qui arriva de tout cela.

Peu de jours après, Rodolphe Barrès écrivit une seconde lettre, — à laquelle Julia répondit de la manière la plus agréable.

Je ne sais comment il se fit que Julia perdit la tête et se prit d'une grande passion pour le jeune homme; mais toujours est-il que Rodolphe devint son amant.

Voilà ce que c'est que d'avoir un mari petit, vieux, parfaitement maigre, et réellement fort chauve.

Rodolphe alla se promener avec Julia dans les champs; — c'était par une matinée rayonnante et splendide, la nature balançait ses parfums dans l'air, et le soleil mourait à l'horizon. Ils errèrent seuls au milieu de la campagne; leur vanité ne fut blessée par aucune parole haineuse ou amère, et leur égoïsme se trouva largement satisfait.

Lorsqu'ils revinrent, Julia soupira en songeant aux liens indissolubles qui l'attachaient à M. de Bauxvoire. — Rodolphe devina et recueillit ses plaintes; — il en adoucit la rudesse par ses soins et la douceur de ses consolations; il releva la tête de cette pauvre fleur

froissée par des mains grossières; il soulagea sa détresse, lui servit d'appui, et cela avec une délicatesse qui n'avait rien de blessant.

Julia remua les souvenirs ensevelis au fond de son esprit; et lui, rempli d'une compassion imposante, s'éleva au-dessus des sentiers rétrécis de l'existence domestique.

Il lui exprima ses pensées tendres; il lui fit deviner plutôt qu'il ne lui dit qu'il se dévouait à son bien-être. Il la releva de sa déchéance, et lui persuada qu'on pouvait être heureux et sans remords tout en froissant les usages reçus et les convenances établies.

Mais de même qu'il est impossible au corps de se nourrir seulement du soleil bienfaisant et de la nature embaumée, — il est impossible à l'âme de se nourrir exclusivement de l'amour

platonique. — Elle a besoin, pour se fortifier, de satisfaire ses désirs.

C'est pourquoi, madame ma lectrice, soyez indulgente pour ce livre, puisque je ne suis que le traducteur des élans nobles et vulgaires qui fermentent dans les imaginations de tous les pensants, quelle que soit la classe de la société à laquelle ils appartiennent.

Car, parmi le peuple, il y a des hommes vraiment remarquables qui ont pensé et exprimé des choses admirables et sublimes.

XVI

A quelque temps de là Cusbienne prêta à M. de Savinian, qui venait de faire une perte considérable, à peu près la valeur du château.

Et puis il revint à la charge pour demander la main ou plutôt la personne de Marie ; —M. de Savinian l'accueillit comme doit faire tout débiteur bien élevé, et lui promit d'en parler à sa fille.

D'un autre côté, cette union flattait l'amour-propre de M. de Savinian ; et s'il ne voulait pas précisément sacrifier sa fille, comme il regardait cette alliance sous un point de vue très avantageux pour lui et pour elle, il voulait qu'elle eût lieu.

Un jour donc, il le signifia à sa fille.

— Oh! non, mon père, lui dit-elle, jamais je ne serai la fiancée de M. de Cusbienne...

Puis en voyant le regard courroucé de son père, elle dit :

— Mon père, ne me maudissez pas...

— Je ne maudis pas... mais un enfant rebelle à mes volontés ne doit plus reparaître devant moi.

La pauvre enfant, en entendant ces pa-

roles injustes, tomba dans les bras de sa mère.

La nuit elle eut la fièvre ; — le lendemain elle était plus mal.

Elle fut ainsi pendant plusieurs jours ; mais enfin, grâce aux soins de sa mère, elle recouvra un peu sa santé.

M. de Savinian était fâché contre lui-même d'avoir affligé sa fille bien-aimée ; il résolut donc de ne pas forcer sa volonté, mais il dit à Georges de Cusbienne d'attendre encore quelque temps.

Depuis ce moment on ne parla plus de mariage à Marie.

Quant à elle, elle voyait Médéric triste, découragé, et consolé peut-être par un nouvel amour.

Cette appréhension jalouse lui rongeait le cœur et lui donnait d'épouvantables palpitations.

Lorsqu'elle était seule, elle prenait sa tête dans ses mains et pleurait. Combien son âme tendre, dans ses plaintives rêveries, souffrait de douleurs muettes!...

Ensuite elle essuyait ses larmes, elle reprenait courage et attendait avec angoisse.

Les gens d'intelligence sont sans cesse tourmentés; — bien des femmes à la place de Marie auraient joyeusement oublié Médéric, sans être essentiellement coupables.

Les gens de talent varient comme l'aiguille d'un baromètre; — il n'y a que les personnes absolument bêtes ou celles qui ont un vérita-

ble génie qui soient tranquilles et égales de caractère ; — les unes par excès d'abrutissement, les autres par la force de leurs facultés intellectuelles.

Les gens qui tiennent le milieu entre le génie et la nullité, je veux dire ceux de la médiocrité, sont remplis de petitesses, de mesquineries dans le cœur et dans l'esprit comme dans les manières; — ils sont fâcheux, sans douceur, sans constance, et voguent sans pilote et sans boussole sur les vagues agitées qui battent entre les deux extrémités de l'échelle morale.

Leurs espérances, leurs joies et leurs larmes ont pour bornes ces deux rivages qu'ils ne peuvent atteindre jamais, et dont, en tous cas, ils ne sauraient apprécier la valeur.

Marie était une femme de génie, en ce qu'elle

aimait noblement, et était infatigable dans son dévouement et dans sa fidélité, qui tenaient du fanatisme.

Son âme s'était exaltée ; — mais le départ de son amant avait troublé son existence. C'était un besoin impérieux pour son cœur d'aimer, et cette foi n'attendait que les circonstances pour féconder, grandir, devenir belle, sublime, noble et incroyable.

XVII

Hélas ! je t'oubliais ! Oh ! pardonne, pardonne !
Marie, ange du ciel, toi si douce et si bonne,
Qui seule a compris mon amour
Q'une autre aurait traité de vague rêverie,
Ou bien peut-être encor de folle poésie,
De songes d'une heure ou d'un jour.

Voyage de Médéric.

Le jeune peintre, Médéric, notre ami, arriva au Hâvre sain et sauf après avoir traversé un pays frais et joyeux.

Il trouva le Hâvre une ville petite, laide,

malsaine. — Il remarqua en outre qu'une grande partie des habitants avait une très mauvaise mine, et l'air excessivement commun. Ces découvertes ne laissèrent pas que de l'affliger profondément.

Il admira la mer, la vaste mer, à laquelle il allait bientôt livrer sa destinée.

Il voulut écrire à Marie; — mais il n'osa pas, dans la crainte de réveiller dans le sein de la tendre jeune fille des souvenirs douloureux. Il était résolu à affronter tous les périls pour arriver à son but, — l'or et le bonheur.

Très souvent ces deux mots sont synonimes.

Ainsi, le souvenir de Marie réchauffait les heures froides de sa pauvre vie.

Continues ta tâche laborieuse avec courage,

ô généreux jeune homme; — les hommes t'ont méconnu; prends tes pinceaux et va trouver ton oncle. Il est riche, tâche de l'attendrir; — ou plutôt de l'enterrer, comme cela est de mode dans tous les romans où il y a des oncles.

Va, et que Dieu te préserve de trois choses désagréables :

1° — Des rhumes de cerveau,

2e — De faire un peu naufrage,

3° — Et enfin des femmes-poètes, *bas-bleus*, tricoteuses de romans.

Oui, je souhaite sincèrement que le ciel n'accorde pas à aucun de mes amis l'amour d'une femme-poète, dévergondée comme il y en a un grand nombre.

En effet, si quelques-unes, — parées et modestes de la beauté et de la modestie de l'innocence, rêvent en vérité une ineffable poésie, — il y a aussi, parmi les dames qui écrivent, — beaucoup de femmes exagérées, indécentes même, folles et ridicules, qui ne voient, dans leur imagination vagabonde, que des bergers lascifs et vigoureux.

J'ai eu le malheur d'en rencontrer quelques-unes dans le monde, et je les ai toujours fui de toute la vigueur de mes jambes.

O femmes, vous êtes belles seulement parce que vous êtes femmes, c'est-à-dire modestes et sensibles; — mais du moment où vous sortez de votre sphère, où, sous un prétexte progressif, vous vous gendarmez contre votre noble faiblesse, du moment où vous cessez d'ac-

complir et de comprendre votre mission sublime, vous devenez insupportables.

N'a-t-on pas répété mille fois que la seule mission de la femme sur la terre était d'aimer ?...

Aimez donc, — ô créatures angéliques ! — et si vous voulez écrire, — faites-le avec une exagération d'autant moins grande, que c'est un grand défaut.

Un livre mauvais parce qu'il est faible, est plus tolérable qu'un livre mauvais par sa prétention.

Faire une telle œuvre, c'est dire au public :

« — Je désire que vous me trouviez particu-
« lièrement aimable et mon livre aussi ; — si

« vous vous adressez ailleurs, vous serez très « mal tombé.

« Les gens simples vous serviront d'une ma- « nière peu satisfaisante; — peu m'importe! ce « que je vous en dis, c'est pour votre bon- « heur.

« Voulez-vous un livre curieux, lisez le « le mien *. »

* Ceci me rappelle la réclame suivante qu'un marchand de bois fit insérer un jour dans un journal : — « Un des « plus grands malheurs du consommateur parisien est d'être « toujours exposé à confondre les établissements, à cause « de la concurrence qui est établie aujourd'hui dans toutes « les branches du commerce. Ainsi, le *chantier des Marron- « niers,* situé rue ***, n° ***, est entouré d'établissements « du même genre, où l'on ne trouve pas, à coup sûr, les « mêmes avantages. Outre une baisse considérable, ce chan- « tier offre l'assurance d'un mesurage consciencieux, ce que « l'on ne trouve pas toujours. Certes, on peut se tromper « de porte la première fois, mais lorsqu'on a l'expérience « des avantages réels ici exposés, il est impossible de le « confondre avec ses voisins. »

Hélas! si je ne craignais de répéter ce qui a été souvent répété, je répondrais à ces gens-là que les choses simples sont les plus agréables, parce qu'elles sont dans la nature.

XVIII

Le Hâvre dort. — Le navire sur lequel Médéric s'embarque appareille à trois heures du matin.

On lève l'ancre ; le navire s'ébranle, les voiles tombent des vergues et se gonflent sous l'haleine des vents, — tout sommeille dans la ville.

Adieu, chers habitants, quand vous dormez, vous pensez peut-être du mal, mais au moins vous n'en faites pas; — dormez toujours!

On n'entend que le bruit des vagues qui brisent sur la grève; et les voix graves et sévères des marins qui chantent une de leurs chansons étranges et sauvages, en exécutant la manœuvre.

La nuit est claire et sereine ; les étoiles d'or brillent au ciel comme mille cierges, et se mirent dans la mer.

La brise vient de terre et apporte le parfum des ajoncs de la côte.

Le navire fend majestueusement les lames

au milieu des algues, avec un froissement monotone et mélancolique.

Mille étincelles, semblables à des étoiles bannies et tombées du ciel, entourent les flancs du navire et le sillage, et dansent sur l'écume salée.

Le navire gagne la haute mer ; — on relève les feux de la HÈVE. Le jour se lève en s'étendant comme un blanc linceul ; — les côtes de France apparaissent à babord comme une montagne vaporeuse et noyée dans les flots. — Le chien Trouvé mange comme un ogre, — qui aurait faim.

Au milieu de cette nature imposante, Médéric se sent le cœur triste.

Pendant deux mois, ce navire qui roule sous

ses pieds doit lui servir de demeure ou plutôt de prison. — Il part, mais quand reviendra-t-il?...

Enfin, la terre de France disparaît au milieu des ondes comme un dernier espoir.

— Adieu, Marie, dit Médéric, que Dieu veille sur toi et te conserve pure et aimante. Je pars pour toi, et si je fais fortune, ce sera pour toi.

Il avait laissé sa vie près d'elle.

. . . . La mer n'est plus qu'un désert; elle joue follement avec la proue et déferle le long du bord.

O bizarrerie atroce du hasard qui assemble, sépare, brise ou confond nos destinées! — Pendant que Marie s'épanouit comme une fleur

au beau soleil de la France, Médéric se trouve à bord d'un navire, — en pleine mer. Il va chercher la possibilité d'être heureux vers de lointains rivages, tandis que le bonheur était là dans sa patrie. — Hélas! pourquoi dût-il s'éloigner et enterrer son amour dans son cœur?... Il y eut un monde de nobles choses dans ce touchant départ.

. . . .

. . . .

. . . .

Pendant les nuits magnifiques de la traversée, Médéric se promène sur le pont.

Les scènes qui l'entourent produisent sur lui une impression vive; — il regarde le ciel comme pour y trouver la solution de ses chères et mystérieuses émotions.

Il écoute avec une sorte de recueillement les matelots de quart qui chantent d'une voix sévère des chansons maritimes, avec cette psalmodie grave et monotone qui caractérise les marins.

La brise s'arrondit, — le roulis empêche Médéric de se tenir sur le pont. — Toutes les voiles dehors, — perroquets, bonnettes, kakatoës; — la mer moutonne, se roule et déferle bruyamment.

De temps en temps, aux oscillations du tangage, on aperçoit à tribord les côtes d'Angleterre, au milieu des brumes de l'horizon.

De grandes mauves blanches voltigent autour du navire et fouettent les vagues de leurs aîles noires. — Elles poussent des cris perçants, comme pour annoncer un malheur. —

Elles rasent les vagues et essaient leurs ailes en criant.

Enfin, le navire sort de la Manche et entre dans les eaux bleues de l'Océan.

« — Adieu, terre de France; adieu, belle patrie. — Puisse le ciel m'accorder la faveur de te revoir et de retrouver Marie fidèle ! »

Et nous aussi nous allons te quitter et te dire adieu; — Médéric, — puisse le ciel exaucer tes vœux, et Marie t'aimer toujours.

XIX

Mais la maladie de M. de Bauxvoire empira ; — il s'éteignit comme il avait vécu, tranquillement et en silence.

Quand il fut mort, un prêtre vint.

Comme il était mort de bon matin, ce fut le lendemain même qu'on emporta le cadavre.

Julia prit le deuil et se conduisit avec assez de décence.

Rodolphe Barrès était enchanté de la mort du pauvre vieillard; — mais sur l'ordre de la veuve, il mit une longue distance entre ses visites.

Rodolphe était impatient de profiter du bonheur que le hasard lui envoyait.

Et en cela, il n'avait pas tort.

L'homme doit jouir sans excès pour jouir long-temps, mais ne pas retarder l'instant de ses joies; car il passe vite et est invariablement fixé là-haut.

XX

Marie, toujours tendre et bonne, consola le mieux qu'elle put son amie, — qui, du reste, aurait pu à la rigueur se passer de consolations.

Mais elle inspirait à Marie une douce pitié.

N'allez pas croire cependant que Julia était une femme sans cœur, la pauvre enfant !

Mais elle aimait si passionnément Rodolphe, qu'elle était heureuse de voir le destin lui sourire.

Elle avait été sacrifiée à la société, — et elle prenait sa revanche.

On blesse rarement une femme dans ses affections sans qu'elle ne s'en venge tôt ou tard;

Et elle fait bien.

C'était donc le soir, à cette heure où dans les causeries l'âme s'épanche et se façonne à des destinées féériques, — confiantes et hardies toutes deux, elles s'avouèrent mutuellement leur amour; — de leurs bouches fraîches et gracieuses sortaient des paroles dorées et enivrantes qui auraient transporté ceux qu'elles aimaient, s'ils avaient pu les entendre.

XXI

Comment vous dire que Marie, cette charmante créature si jeune, si belle, est affectée d'un mal affreux, l'absence de celui qu'elle aime, mal qui la brise et la tue.

Car la mort lui vient à la fois par la tête et par le cœur. — Elle sent souffler sur elle le froid horrible de la tombe.

Comme tout cela est sombre et lugubre! comme le cœur se serre en y pensant!

Oublie, oublie bien vite, jeune fille, ton amour, et tâche de retrouver la vie.

— Oh! non, on ne peut oublier ceux qu'on a aimés.

Les absents seraient bien heureux s'ils pouvaient savoir les larmes qu'ils font verser.

Hélas! que de soupirs, que de sanglots dans le cœur de la pauvre Marie! — Est-ce assez, mon Dieu, une femme pouvait-elle plus contre toi en souffrant tes injustices, et pouvais-tu davantage contre une femme?.....

Combien je regrette maintenant d'avoir commencé cette triste histoire, puisque aussi bien cette jeune femme devait mourir d'une si af-

freuse mort, le cœur brisé et l'âme inondée de douleurs.

O mystérieuses profondeurs des grandes passions! vos supériorités vaniteuses nous rendent bien faibles et bien malheureux! Après que la volupté a cueilli dans notre âme quelques fleurs silencieuses et divines, la chaire se mêle dela partie, les sens murmurent, la brute se révèle, le désir se glisse dans les veines et rend la chasteté pesante et insupportable.

XXII

O flots, que vous savez de lugubres histoires!

. . . .

— VICTOR HUGO. —

Médéric est en pleine mer.—Sur sa tête c'est un ciel bleu, sous ses pieds des flots verts et argentés, à l'horizon du brouillard.

Des pensées nouvelles, des sensations douces ou bruyantes s'emparent de son âme, devant cette imposante immensité.

Cette vaste solitude n'est interrompue que par le bruit de la brise, la plainte des vagues et la voix des matelots.

Médéric comprend alors toute la poésie qui entoure l'homme qui s'abandonne aux caprices de l'Océan.

La nuit, il s'asseoit sur le banc de quart et contemple le ciel étoilé.

Seul avec lui-même il se recueille, car il croit en Dieu, — quoique Dieu n'ait rien fait pour lui.

Les flots, la brise et le silence éloquent des nuits, lui apportent des pensées graves et sérieuses.

Et au milieu de ces réflexions, l'image de la tendre Marie vient le caresser des douces illusions du passé.

Tout l'invite à penser ; — le silence, le flot qui soulève son écume d'argent et la nature qui l'entoure, le plongent dans une douce mélancolie.

Puis il lui revient mille souvenirs de jeune homme, tristes ou gais, aimables ou sérieux, car quel est celui de vous qui, à vingt ans, n'a pas un amour, un rêve, une foi, quand il a une âme ardente et passionnée, et un souvenir de liberté et d'amour ?

XXIII

Après deux mois de traversée, Médéric arrive à sa destination. — C'est avec le plus grand plaisir que le jeune homme apprend cette heureuse nouvelle, en entendant le matelot perché sur les barres de kakatoës, crier : — Terre!

Enfin il est à terre; — voilà de l'herbe, des arbres, de la verdure; — la mer mugit au loin.

Le chien *Trouvé* sourit et se roule sur l'herbe ; — il se promène, saute, aboie, — et bâille de plaisir en montrant ses dents blanches et aiguës.

Le soleil était au terme de sa course, sa dernière caresse à la terre était pourpre et azurée. Les vagues de l'Océan brisaient lentement sur le sable leurs lames d'or et déferlaient souplement aux pieds de la baie de Rio-Janeiro.

La chaleur de la journée était tempérée par des brises folles, qui s'élevant tantôt du sud, tantôt de l'est, venaient rider les flots et ressemblaient aux espoirs incertains et fugitifs de la vie, — par leur indécision et leur éloignement.

Car c'est toujours ainsi que l'espérance nous

apparaît à un horizon indéfini, et que nous n'atteignons jamais.

Médéric contemplait avec une ravissante ivresse la nature, si belle, si variée, qui lui paraissait plus belle encore depuis qu'il connaissait les fureurs bizarres de l'Océan ; — il admirait les côtes de l'Amérique, sérieuses, désertes, désolées, et au loin les splendides aspects de cette ville animée, de ces collines verdoyantes, de ces forêts odorantes où se joue le soleil.

Il est bon de dire qu'une des raisons qui rendaient Médéric si joyeux, était l'horreur qu'il avait pour le vent.

Aussi nous ne saurions trop recommander au lecteur de lire nos poètes ; — l'un d'eux a

rendu l'émotion du jeune homme avec ce talent qui lui est particulier :

. . . .

. . . .

Le vent qui vient de la montagne
M'a rendu fou.

Médéric est bien véritablement à terre; — il n'a plus rien à appréhender pour son salut de tous les instants.

— Viens, Médéric, la tempête n'étendra pas sur toi ses fureurs; — viens, voici de l'air, du soleil, de la terre; — voici la vie qui te revient.

L'émotion et la joie du peintre est à son comble, il remercie le ciel; — son cœur bat avec force, il pense à Marie, à Marie qu'il reverra et près de laquelle il sera heureux.

Et il se dirige vers l'habitation de son oncle, en admirant la beauté virile et sauvage des côtes américaines.

Du large, les rochers qui bordent la plage apparaissent dans leur horrible nudité; — leur chaîne qui entre dans la mer est sans cesse battue par les vagues puissantes de l'Océan, qui s'y brisent avec furie et par des flocons d'écume.

La côte est nue et désolée; — elle montre ses grèves solitaires caressées par le murmure éternel de l'Océan.

Derrière, au fond du tableau, ce sont de vastes forêts, et puis un désert qui se perd aux nues, à l'horizon.

Le vent s'élève, courbe les branches, — les

arbres s'agitent, se brisent, se confondent, dans un sublime et sauvage désordre, avec des plaintes lointaines, dont les mystérieuses harmonies saisissent le cœur du voyageur.

Et puis ce sont des hommes, Indiens nomades, vivant de chasse et de pêche, — hommes libres et heureux entre tous;

Libres, sans avoir acheté leur chère liberté;

Heureux, sans mendier ni flatter personne;

Peuple de sauvages, bizarrement vêtus, au front hâlé, au regard fier, à la démarche vive et au caractère insouciant.

Le vent vient du désert, et semble vouloir lutter en fureur avec les rafales de la mer.......

Et pourtant dans cette scène magnifique, tout est simple et naturel, — ce sont des vagues, des rochers, des forêts, des plaines, et ensuite des matelots.

— Courage, Médéric; — il y aura peut-être pour toi quelques heures de joie et de bonheur; — tu es trop jeune encore pour regarder tout comme un mensonge; — tu as encore quelques espérances; — puisses-tu ne les voir jamais heurtées!

XXIV

Premier bonheur.

J'ai à vous signaler un bonheur.

Quand le temps de son deuil fut fini, Julia épousa Rodolphe Barrès.

Ils reçurent la bénédiction nuptiale à Paris; mais ils revinrent de suite à Nemours.

Ils faisaient plaisir à voir; — tous deux ils étaient jeunes et beaux, et tout semblait leur sourire.

Marie envia leur sort; et le soir lorsque la pauvre jeune fille seule, délaissée, flétrie, se fut retirée dans sa petite chambre, elle pleura amèrement sur son amour et son isolement.

Le bonheur des heureux brise le cœur des pauvres et des souffrants; surtout si ces victimes ont été froissées et désabusées de ce même bonheur, qu'ils avaient rêvé avec enthousiasme. Dès-lors, Marie, pauvre Èva entre toutes les Èves, s'abandonna au repentir. Elle se mit à prévoir qu'elle finirait dans l'ennui et l'exil ses années si jeunes encore, elle comprit toute l'inconséquence de ses rêveries enfantines et dorées, et elle échangea

sa couronne de roses contre une couronne d'épines.

Délicate et à peine formée pour le physique, Marie, femme au moral, regarda son sort avec une désespérante fixité mêlée d'un charme amer.

Et elle vit alors combien étaient trompeurs les chastes chimères dont elle s'était bercée.

Ces chimères, c'était par exemple l'espoir d'être aimée de Médéric, — et d'être un jour fière et glorieuse de sa passion, — de se voir envier un pareil compagnon par les autres femmes ; — ces chimères, c'était l'espoir de briller — épouse joyeuse et belle — au milieu du monde, des rires, des voluptés et du bruit.

Parce que son cœur de jeune fille rêvait de-

puis long-temps les fêtes, les bals, les plaisirs, la musique, les concerts, le brouhaha enivrant des joies du monde; — parce qu'elle avait l'ambition de se parer, de briller, d'être coquette, — en un mot, parce qu'elle aspirait le bonheur, la vie et la volupté par tous les pores.

Et le ciel l'avait privée de cette suprême félicité; — elle souffrait, plaintive et résignée, mais ces pensers d'avenir et de bonheur, dont elle commençait à se sevrer, n'avaient terni en rien sa paisible innocence.

Marie qui avait d'abord joui de l'amour, — rayon divin sur sa vie, — en souffrait horriblement, et commençait à se désabuser de l'existence parfumée et harmonieuse qu'elle s'était innocemment créée dans son imagination d'enfant.

XXV

Depuis que Médéric est parti, Marie se plait dans la solitude et la mélancolie; — elle mène une vie chancelante et précaire.

Mais malgré cela, elle est toujours belle; plus belle, — ô jeunes gens, — que vous ne vous êtes jamais imaginé une femme belle dans vos rêves.

Aussi le monde qui est plus souvent infâme que juste, la calomnie et cherche à la briser. Les sots s'acharnent après elle, et les sots sont nombreux ici bas! Sans compter les jaloux, les méchants et les bavards.

Pourquoi ne partage-t-elle pas les joies de tous? — Pourquoi est-elle rêveuse? — Pourquoi son front est-il si pâle?... Pourquoi paraît-elle ne prendre aucune part aux plaisirs de la terre

Voilà ce que disait le monde; car la critique et la méchanceté sont de mode; — il n'y a, pense-t-on, que les bêtes qui se taisent et ne médisent pas.

Mais quel est-il donc, ce monde qui s'arroge le droit de blâmer et de jeter l'anathème?.. Il est composé de femmes vicieuses, mais

qui cachent avec discrétion leur libertinage sous des dehors de pruderies; — de jeunes gens fats et nuls, — de vieillards sévères et libertins. Et ce sont ces gens-là qui jugent et condamnent; car ceux qui sont sages et honnêtes excusent et pardonnent: ce sont ces gens-là qui ont rendu fous Gérard et Lassailly, — nos frères à nous!

Et si au milieu de ce foyer de démoralisation il y a une jeune fille douce et pure, ce sera elle que l'on calomniera de préférence; on lui fera courber la tête sous une honte qu'elle n'aura pas méritée.

Chacun jetera sa pierre à la pauvre fleur, et on la couronnera d'épines, comme jadis on a couronné le Christ.

Et en la voyant si entourée d'humiliations et

de mystère, tous lui diront : — Tu es maudite!

Les vieilles demoiselles la feront mordre par leurs vieux chiens.

Ses paupières étaient gonflées, ses beaux yeux pleins de larmes. Oh! si Médéric l'avait vue ainsi!...

D'un mot, ô femmes du monde, vous pouvez briser une fleur. Défiez-vous donc de votre inclination à médire; ne sacrifiez pas une réputation pure à votre jalousie ou à votre désir de montrer un esprit souvent médiocre et toujours méchant. — Ne jetez ni la première ni la dernière pierre; — ménagez vos compagnes, si vous voulez qu'on ait pitié de vos ridicules et de vos faiblesses.

Prenez-y garde! le ridicule est le plus mortel

des poisons. — Eh ! que deviendrait le peuple français sans le ridicule qui fait vivre tant de saltimbanques, tant de journalistes, tant de vertueux personnages ?....

Marie est toute pâle et toute émue ; — elle frissonne au moindre souffle ; — ses yeux sont noyés et abattus, et elle est recueillie comme entre un souvenir et une espérance.

Souvenir du bonheur, — espoir du retour.

Ce n'est plus cette jeune fille gentille, mignonne et rieuse. — Elle n'a conservé de ses beautés enfantines que sa chevelure ondoyante et bouclée ; — mais elle est plus belle, moins enfant. Elle fait tout avec une grâce infinie, mais elle ne rit plus, elle prie et attend.

Elle souffre ce mal de chaque jour avec une patience angélique, et dévore en silence et courageusement les amertumes de sa vie.

Malheureuse enfant! tu es abandonnée, tu te meurs!

C'est à peine si tu te souviens des quelques jours de bonheur qui ont empoisonné le reste de ta vie, tant ils ont passé rapidement.

L'homme mesure le temps à ses maux;—celui qui est heureux vit peu d'instants. Aussi, ton existence a été longue, pauvre femme! O pauvre femme, achève ta destinée!

XXVI

La santé de Marie était languissante; elle perdait peu à peu de sa fraîcheur. Elle aurait dû être gaie, elle était horriblement triste. — Elle pleurait sans cesse, — et priait le ciel de lui envoyer toutes les souffrances et de donner tous les bonheurs à Médéric; — car elle l'aimait autant qu'elle était malheureuse. Elle

s'endormait dans la douleur, comme dorment les persécutés, d'un sommeil d'or et divin, peu semblable à la réalité.

La nature morale avait un grand empire sur sa nature physique si féminine, si délicate. Sans montrer aucun symptôme de maladie, elle devenait chaque jour plus maigre et plus malade.

Sa figure était devenue d'un blanc mat qui révélait ces maladies de langueur auxquelles certaines jeunes femmes sont sujettes. Ce ton pâle était répandu sur son col, sur ses épaules, enfin sur tout son corps, de sorte que ses veines bleues étaient saillantes. On voyait le sang y courir.

Ses mains elles-mêmes avaient cette teinte de fleur morte. Un triste sourire montrait ses dents d'un ivoire fin et poli. Ces jolies

dents blanches et diaphanes avaient un émail ravissant qui s'accordait bien avec la conformation de ses lèvres et avec son nez élégant et mince.

La coupe mignonne de son visage se trouvait complétée par la rêveuse expression de ses doux yeux, par la grâce naïve de son menton, par la noblesse de son front élevé. Ses longs cils ajoutaient à sa beauté et caressaient voluptueusement ses paupières inférieures.

Les lignes pures de cette physionomie triste et gracieuse étaient altérées par la souffrance. Elle souffrait de bien des manières !

Elle ressemblait ainsi à quelques-uns de ces pastels délicieux et rares du XVIIe siècle qui représentent une jeune fille inclinée à

terre, priant sur la tombe de son amant, ou bien occupée à effeuiller une pauvre rose fanée,—peintures pleines de rêverie, de regret et de douleur.

XXVII

L'oncle de Médéric était puissamment riche. — C'était un homme aimable, bon enfant, un peu brusque, mais d'un cœur excellent.

Il reçut son *coquin de neveu* d'une manière charmante, — c'est ce que tout oncle bien appris a de mieux à faire.

Dans l'Amérique, l'oncle de Médéric n'avait qu'un seul ami ; — cet ami était un superbe ours blanc avec des mœurs douces et bienveillantes, et de la plus belle espérance.

Cette bête était tombée en partage à Jacques Galdini, — l'oncle en question, — de la manière suivante :

Galdini était capitaine d'un brick noir, mince et léger, bon marcheur et orné de douze caronades. Le commerce auquel le capitaine Galdini se livrait n'étant pas excessivement loyal, nous demandons et prenons la permission de le taire. — Toujours est-il qu'il avait particulièrement affaire aux navires marchands incapables de se défendre. Que voulez-vous ? Les temps sont si durs ! Il faut bien avoir un peu d'industrie en ce monde !

Cette honnête spéculation avait singulièrement augmenté la fortune du capitaine, si bien qu'après s'être livré à cette innocente industrie pendant plusieurs années, il s'était retiré avec un immense pécule, entouré de la considération générale.

Après tout, Galdini n'était pas un méchant homme; — il était bon homme, courageux et sensible par moments.

Dans la dernière expédition qu'il fit, il courut une longue bordée dans l'est et dans le nord. En revenant des côtes du Texas, il rencontra chemin faisant deux navires, l'un, un trois-mâts espagnol, l'autre, un brick-goëlette anglais. — Il les trouva à sa convenance, et s'en empara sans plus de façon.

Comme il rentrait dans ses foyers, voici ce qui arriva :

Il était trois heures de l'après-midi, — le brick du capitaine Galdini filait vers la terre, sous toutes voiles et vent arrière.

Le capitaine était dans sa cabine, occupé à fumer une pipe délicieuse, dans du bois d'aloès.

Il suivait de l'œil les bouffées de fumée qu'il jetait dans l'air, et aussi les vagues qui clapottaient le long du bord.

Sans être positivement recueilli devant la poésie et le pittoresque du tableau, le capitaine Jacques Galdini se sentait néanmoins aller à cette douce rêverie qui s'empare de l'âme à la

vue des vagues argentées de l'Océan, lorsqu'il fut tout à coup dérangé de son extase par un grand bruit sur la mer.

Il leva les yeux et vit à quelques brasses de distance quelqu'un qui nageait de toutes ses forces, à en juger par le bouillonnement des lames, tout en se dirigeant sur le brick.

Je vous ai dit qu'il avait bon cœur ; — il se serait mis en quatre pour sauver la vie à l'homme qu'il sortait de dépouiller.

A la vue du nageur, le capitaine sauta sur le pont et cria aux hommes de quart :

— Ohé, garçons, en panne. Brasse tribord derrière et babord devant. — Le canot à la mer !

Les ordres furent exécutés. Le brick s'arrêta en bondissant, et l'embarcation descendue sur les flots s'élança avec ses vigoureux nageurs et ses souples avirons, au devant du naufragé.

Le capitaine qui, resté sur le tillac, observait la manœuvre, remarqua qu'il nageait comme un phoque.

Cependant le monsieur naufragé se trouva être un ours blanc.

— Capitaine, c'est un ours, cria un homme de la barque.

— C'est égal, sauvez-le, nous en ferons de la soupe, répondit en riant le capitaine Galdini.

Sur l'invitation des matelots, l'ours sauta dans le canot. — Et un instant après, l'ours, les matelots et le canot étaient à bord du brick, qui lui-même reprenait sa course vers l'ouest.

Or, cet ours était un être civilisé.

En arrivant sur le pont, l'ours se jeta dans les bras du capitaine Jacques Galdini, son libérateur, avec les marques de la plus vive tendresse. Flatté de cette démonstration de reconnaissance et de civilisation, le capitaine embrassa le nouveau venu sur les deux joues, le tint long-temps serré sur son cœur; — et ils se vouèrent dès-lors une amitié éternelle.

Depuis cette époque, l'ours reconnaissant (plus reconnaissant même que bien des hommes!) ne laissa pas que de bien aimer son maî-

tre ; — nous avons dit qu'il était de la plus belle espèce et d'une extrême chasteté.

Quand le capitaine Jacques Galdini allait dans sa yole, c'était son ami l'ours blanc qui tenait le gouvernail.

De plus, il allumait le feu, battait les habits avec une fureur digne d'éloges ; — il était aussi d'une grande propreté et d'une discrétion sans égale.

Puis il avait une foule de talents d'agréments qui lui attiraient l'admiration universelle : il savait, par exemple, faire la roue, jouer du bâton et exécuter des danses nationales. Il était aussi très versé dans la connaissance de la savatte.

Mais par malheur, deux jours après l'arri-

vée de Médéric chez son oncle, l'aimable bête, sauvée des flots par le capitaine, mourut victime de sa gloutonnerie.

Le respectable ours blanc s'était donné une indigestion d'ananas.

Sans son neveu, le capitaine se serait tué, assassiné, suicidé, embaumé, empaillé de douleur.

Mais il se contenta d'empailler son ours blanc.

—Il est mort, le pauvre animal, que le diable prenne soin de son âme! s'écria le peintre Médéric.

— Tu me conseilles de n'y plus penser, objecta le capitaine Galdini.

— Non, mon oncle, pourquoi ferait-on plus attention à une bête qu'à un homme? Quand nous mourons, on daigne jeter quelques pelletées de terre sur notre cadavre, et tout est dit. Qu'est-ce que c'est dans la balance des destinées humaines qu'un homme, qu'une femme ou un ours de moins?....

XXVIII

Marie est pâle comme le lys des montagnes, ses cheveux, tombant le long de ses joues, semblent en rendre la pâleur plus remarquable encore. Ses yeux baissés, ses longues paupières, ses sourcils élégamment arqués sur son front uni, la régularité de ses traits, la coupe

de cette figure blanche, encadrée de deuil, constituent dans toutes leurs parties un tout ravissant. Mais les tourments de son amour, la solitude à laquelle elle s'est vouée volontairement, les incertitudes de l'avenir, ont dérangé un peu cet ensemble, sans en détruire l'harmonie.

Il faut le dire, elle est plus belle encore que lorsqu'elle était heureuse et insouciante.

Elle a bien souffert depuis quelque temps. Frappée tout à coup dans son repos, dans son amour par le départ de celui qu'elle aime, elle aspire de toutes les forces de son âme au moment où elle le reverra. Elle a reçu les plus horribles blessures aux endroits tendres de son âme.

Cruelle position que la sienne, en effet !

Que de souffrances, que de profondes douleurs, de tortures poignantes il lui a fallu silencieusement subir ! Son honneur de jeune fille presque compromis par le monde, et se taire! Son repos, son bonheur odieusement troublés, et se taire !

Ses calmes pensées de jeune fille, ses doux épanchements d'un premier amour, livrés à une perfide publicité, et toujours se taire !

Quel supplice! Et elle s'est tue, attendant avec une douloureuse impatience l'instant où Médéric reviendrait, car elle ne doutait pas un seul instant de sa fidélité, tant elle était pure et confiante.

Elle garde en son âme le secret le plus intime de sa vie; — vie longue et douloureuse, quoique de peu d'instants ! Il y a sur sa figure une singulière expression de douceur et de tristesse; et son seul bonheur est de parler de Médéric à Julia. Julia est plus aimable depuis qu'elle est heureuse; elle l'écoute, la console, ou pour être plus exact, essaye de la consoler.

Sublimité perdue! Marie caressait encore l'espoir de revoir son amant,—mais elle n'était plus enivrée et éblouie. Son cœur se désabusait, — car sa jeunesse, au lieu d'être folle et prodigue, subissait des sollicitudes et des privations capables de la dénaturer et de l'appauvrir. Et puis elle pleurait sur les souvenirs de sa libre enfance, dont son imagination émerveillée s'é-

tait doré l'avenir avec une joie naïvement pure, follement confiante.

Aussi avait-elle pris le monde en grand dégoût; au lieu de chercher à se distraire, elle n'accomplissait plus que les fonctions strictement nécessaires à sa vie incertaine. Son âme, débordant de sentiments grands et vrais fondés sur une infaillible morale, devait garder éternellement l'empreinte de la passion sentimentale et parfaite qui l'avait subjuguée. Quelquefois elle souriait encore à un vague espoir, — pâle et dernière clarté; elle espérait, la triste femme!... Mais le plus souvent elle versait des larmes de sang en pensant aux actives félicités qu'elle avait conçues, aux succès, aux bonheurs inépuisables qu'elle avait rêvés dans son imagination ardente de femme, et

aux fausses voluptés, aux désespérances, aux obstacles qu'elle avait rencontrés et que son génie n'avait pas pu prévoir.

Ces souvenirs heurtaient le pauvre cœur de Marie. — Cette expérience froide et ferme qui lui révélait à la fois le sentiment de sa force et de sa misère, augmentait son énergie, élargissait ses vastes conceptions, mais la privait à tout jamais d'activité et de ces lueurs trompeuses, mais charmantes, qui font le charme de toutes les jeunesses.

L'âme qui chiffre froidement sa destinée ne doit plus conserver aucune de ces fleurs qui exaltent l'imagination, engendrent ces plaisirs qui, épuisés, laissent encore des parfums, et font escompter tous les succès, toutes les gloires, toutes les voluptés. Les roses d'affec-

tion qui s'élevaient si fraîches dans sa jeune âme se fanaient en naissant.

Le monde restait donc vide et désert pour Marie, — quoiqu'elle vécût au milieu de ses turbulances. Dégoûtée de la route qu'elle suivait, Marie avait trop d'amour pour son amant absent pour se créer une autre affection; — sa sève perdue, ses larmes inutiles lui retombaient pesamment sur le cœur, et détruisaient patiemment ses intrépides croyances.

Au milieu des luttes constantes de la vie chancelante des femmes, au milieu de cette arène pleine de grandeur et de petitesse, les unes violentent les passions et dominent aux vices et aux volontés des hommes; — les autres, frappées par le poignard de l'oubli, tombent semblables à notre Marie, fidèles et martyres,

en murmurant comme derniere prière le nom de leurs amants peu généreux.

Ce combat de tous les instants avait fini par dessécher le cerveau de Marie; — sa trop grande sensibilité avait fait de son propre cœur une plaie vive que les moindres piqûres faisaient saigner. — Dans une autre âme que la sienne l'abandon de Médéric eût cicatrisé la plaie en apportant une profitable insensibilité, une méfiance jalouse; elle eût engendré l'égoïsme. Mais cette cruelle et incurable maladie de l'âme était inconnue à Marie. — Battue, humiliée, trompée, elle ne savait que souffrir. C'était une de ces créatures en dehors des autres créatures. Il lui eût été impossible de classer ses élans, ses désirs, ses émotions. Brisée dans sa première affection, elle ne pouvait

en ressentir d'autres. Elle ne savait pas raisonner son amour; — elle sentait avec une âme veloutée, exquise, violente, capable de toutes choses, elle ne se raisonnait pas, mais elle était épuisée. — Arrêtée à chaque pas, à chaque espérance, elle avait fini par ne plus être capable de poursuivre sa route. — Elle n'avait plus de force que pour souffrir. — Personne ne lui avait expliqué les écueils de la vie, et trop confiante elle y était tombée. Là elle s'était trouvée face à face avec sa passion trompée, ses désirs extravagants; mais ces spectacles se changèrent en orages. Elle savait qu'elle avait été trop crédule, et elle ne se repentait pas de lui avoir confié sa vie modeste et vertueuse. Elle plaignait au contraire son amant. Femme sublime! elle se disait : — Il n'a pu m'oublier, mais il a pu mourir.

Où trouver en fait de dévoûment rien de plus beau, rien de plus grand, de plus agréable à Dieu qui aime tout ceux qui aiment?...

XXIX

Il y a deux ans que Médéric a quitté Nemours, et depuis ce temps il s'est passé bien des choses. Il est vrai que la campagne est toujours belle et fleurie, et le parc du château bien entretenu ; mais Rodolphe commence à n'être plus engoué de Julia, son épouse.

La mère de Marie est morte depuis quelques

mois; — la jeune fille attend toujours le bonheur, et entoure de soins son vieux père qui est lui-même mourant.

Cusbienne, comme créancier de M. de Savinian, pour une somme de deux cent mille francs, est sur le point de s'emparer du château; — et Marie est là, seule pour résister à tous ces orages, — faible plante qui courbe la tête au moindre vent!

Mais Dieu qui n'abandonne pas les créatures qui croient et espèrent en lui, prendra pitié de ses douleurs.

En attendant la réalisation de ses rêves, — elle passe son temps à prier. — Elle reste de longues heures assise silencieusement sur le banc de gazon du jardin, où il lui jura un amour éternel. Et elle espère parce qu'elle est

jeune, parce qu'elle est femme, parce que le génie de la prière qui purifie l'âme lui montre le ciel.

Plus sa vie a été calme, plus elle est troublée, plus son cœur a été séduit, et plus il est déchiré.

Les observateurs des fonctions de l'âme remarquent sans doute journellement ce phénomène, à savoir que plus on souffre sincèrement, plus on espère un remède à son mal, et plus on se plonge dans les idées abstraites qui le complètent.

Mais quand on aime, que font les regards des sots, les envies des médiocrités, que font les nuages noirs du ciel et la boue des chemins! Car le ciel est toujours bleu pour celui qui ai-

me, et il marche fièrement sur une chaussée droite.

Son bonheur se résume dans ce seul mot brûlant, et qui fait palpiter si gracieusement le sein des jeunes femmes : — l'AMOUR !

O amour, c'est à toi que je consacre toutes mes veilles et mon âme, — lumière céleste, — est remplie de tendresse à ton doux nom.

XXX

> Hélas ! la plus douce perspective qui puisse flatter mon cœur, c'est l'anéantissement. Oh ! ne vas pas me tromper, unique espoir qui me reste !.....
>
> ...... Alors, ô ravissante pensée, alors je ne serais plus ! je retomberais dans le calme inviolable du néant, effacé, retranché du nombre des êtres, oublié de toutes les créatures, des anges et de Dieu même ! Dieu tout-puissant ! me voici : daigne me rendre au chaos d'où tu m'as tiré !
>
> — *Un poète allemand.* —

On était en été : — le ciel était chargé de nuages gris, l'air était tiède et lourd ; la nature était triste et le soleil caché par le brouillard.

Il n'est rien comme le temps pour porter influence sur les esprits, et pour magnétiser les organisations fortes.

Ainsi, lorsque le temps est beau, le cœur est léger et content ; mais s'il est mauvais, au contraire, on se sent malade et accablé.

Il en est de même de tout ce qui vient apporter quelque distraction à celui de nos sens qu'on appelle la *vue*.

Quand nous voyons des fleurs, il nous semble que notre âme est aussi belle, aussi parée que ces charmantes créations ; — mais si au lieu d'être belles et diaprées, elles penchent leurs têtes et se fanent, nous nous sentons tristes et douloureusement affectés de leur peine.

Uu drame sourd et horrible s'étendait sur cette maison.

La pluie tombait lentement et en larges gouttes qui se séchaient sur le pavé dès qu'elles le touchaient.

Une tristesse profonde serrait le cœur de Marie. Elle comptait tristement les mots de l'heure qui fuyait avec sa vitesse toujours égale. Elle se tenait avec anxiété au chevet de son père.

Le vieillard moribond jetait sur sa fille un dernier regard d'amour et d'angoisse où se peignait la douleur qu'il ressentait de la laisser seule au monde.

Car il savait, lui, que le monde ne pardonne pas le vice de pauvreté!

Marie suivait avec inquiétude les efforts de sa respiration . . . .

. . . .

. . . . Il ne pleuvait plus; la chaleur était étouffante; le ciel se voilait de plus en plus.

De temps en temps la jeune fille regardait au dehors. – Les marronniers verts du jardin étaient tristes et mouillés; la nature semblait prendre part à cette scène d'intérieur.

Les maigres peupliers se balançaient solitairement dans l'air.

C'était horrible à fendre le cœur.

La soirée était lourde et pesante.

Le soleil se cachait derrière les peupliers, entouré d'un gros nuage bleu, — ses derniers

rayons jetaient des feux jaunes et obliques.

. . . . Le vieillard appela doucement sa fille pour la bénir.

Et puis, il poussa un long soupir qui parut le soulager, et il retomba sur sa couche.

Son âme s'était lentement envolée.....

L'orage qui s'était amoncelé venait d'éclater, il pleuvait.....

Marie s'agenouilla près du lit de son père et pria pour lui; — elle sentait la perte qu'elle venait de faire.....

En pleurant, elle regardait le corps inanimé de son pauvre père, ce corps privé de sentiment et hideux à voir, dont les yeux fixes et livides se tenaient immobiles, d'une immo-

bilité effrayante, immuable, douloureusement tranquille, — de cette fixité stupide, morte, que nulle puissance au monde ne peut animer.....

XXXI

Marie, si cruellement calomniée, si profondément attaquée, si triste et si naïve, murmure une prière; — ses larmes baignent son beau visage. Elle est seule et misérable, — torturée par les souffrances que lui cause au cœur la réaction morale qu'elle vient d'essuyer.

Tout à coup un homme se présente sur le

seuil de la porte. Il voit le vieillard endormi du sommeil éternel, et sa fille, recueillie et priant à ses côtés.

C'est Médéric !

La grande âme de l'artiste, un instant interdite devant ce spectacle morne et solennel, est prise d'un sentiment tendre et religieux ; — il tombe à genoux à côté de Marie, et prie avec elle.

Elle se retourne, et ne paraît pas étonnée ; — elle lui jette un regard ami et continue sa prière ; — elle surmonte son émotion et a le courage de rester là, muette, baignée dans ses larmes.....

Mais George de Cusbienne entra en ce moment.

Médéric et Marie se levèrent, et celle-ci lui dit avec une rare dignité et un sentiment sublime de désolation :

— Sortez, monsieur, jusqu'à ce que cette maison vous appartienne, et ne venez pas troubler le repos de l'homme que vous avez tué!...

Et elle lui lança un regard tragique où se peignait la plus majestueuse accusation.

George voulut répliquer.

Médéric sentait une colère électrique lui courir les veines, il s'avança vers George et lui dit d'une voix étouffée, en lui jetant un regard qui le menaçait jusque dans le cœur :

— Monsieur, je ne sais quels sont les diffé-

rends qui font que mademoiselle de Savinian a lieu de se plaindre de vous.

Mais, comme ancien ami du défunt, je vous ordonne de sortir à l'instant même de cette maison.

La voix et l'air de Médéric lui en imposèrent, — et il s'éloigna en grommelant entre ses dents des blasphêmes, et en disant qu'il aurait bientôt le droit de rentrer dans le château comme chez lui.

Il y a des gens qui disent lorsqu'un riche fait une action hideuse : — Il en a le droit; quand on a sa fortune, on peut se permettre cela!

Je trouve que c'est un tort. — Au contraire, plus un homme est riche, plus il devrait être poli et bien élevé.

Et lorsqu'un pauvre fait une action bizarre, il faut dire : — Il en a le droit; il n'a pas d'autre bonheur. Laissons-le faire et respectons-le.

Le chien Trouvé, qui éprouvait le besoin d'étrangler M. de Cusbienne, le reconduisit en grognant jusqu'à la porte.

Médèric emmena Marie loin de cette scène de désolation, il lui raconta comment il était devenu fort riche.

Cependant, par une délicatesse exquise que les belles âmes comprendront, il évita de lui dire un mot d'amour, et ne troubla pas sa douleur.

XXXII

L'oncle de Médéric ne mourut pas — comme c'est l'usage dans certains livres. Il fut bon. Il lui donna le verre d'eau recommandé dans l'Évangile.

Dès-lors, Médéric eut un habit neuf, un gilet ouvert, un pantalon décent, des bottes fines ; il laissa voir son linge, il porta des gants et changea fréquemment de chaussettes.

Cet oncle, qu'il craignait de trouver corrosif, eut pour lui des entrailles de mère. — Et pourtant ses mains n'étaient pas entièrement pures, — il avait ramassé son or aux égoûts de l'honneur.

Médéric lui avoua tout, son brûlant amour, ses belles espérances, ses misères, ses douleurs et ses rêves.

En entendant parler ainsi le fils de son frère, le capitaine Galdini prit une pose convenable et lui tint à peu près ce langage :

« — Mon cher et affectionné neveu; — je ne m'attendais pas à vous revoir de sitôt, vous voilà, j'en suis charmé; vous êtes amoureux, je suis riche, partageons; retournez en France le plus tôt possible, et n'oubliez pas votre cher oncle. »

Cet homme-là était digne d'être riche, — malgré ses vices, — vices bons, ma foi, quand on a le moyen de les satisfaire.

Il avait bien fait de s'enrichir puisqu'il dépensait aussi bien son or ; — et puisque la vie eût été pour lui un fardeau rude et amer, sans joies bruyantes, sans tables de jeu, sans femmes lascives, sans pirogue et sans Océan.

Aussi, il rattrapait le temps de ses premières années, où il avait vécu sans pain, sans gîte, d'une existence âpre et triste. — Aussi, il vivait double et jouissait avidement du fruit de son labeur ; — aussi, il oubliait qu'il avait toussé de froid, bâillé de faim, pleuré de découragement et de misère ; — il oubliait depuis qu'il avait des maisons et des terres.

Ah ! comme il faut oublier de choses désa-

gréables quand la fortune nous sourit un peu. Toutefois le riche ne doit jamais oublier qu'il y a des pauvres qui pleurent et qui souffrent.

Donnez, riches, si vous voulez être bénis des pauvres vertueux qui seront les puissances du ciel !

XXXIII

Le lendemain de la mort de M. de Savinian, Médéric paya à Cusbienne ce qui lui était dû. — On porta le corps de M. de Savinian à sa dernière demeure. L'homme est toujours sûr d'aller ainsi en voiture au moins une fois après sa mort. C'est presque une consolation pour celui qui a toujours été à pieds sur les chemins de ce monde.

Toute la population accompagnait le dernier voyage de cet homme vertueux et généralement aimé.

En revenant de l'enterrement, plusieurs personnes ne se dissipèrent pas; — elles firent entendre un grand bruit sourd, monotone, et semblable à celui des vagues de la mer.

La foule elle-même s'agita comme l'Océan.

Mais bientôt le bruit augmenta et devint menaçant.

On se porta vers la maison de Cusbienne.

— Il faut le lapider! disait l'un.

— Pendons-le, disait un autre.

— Il a tué M. de Savinian!

— A bas l'assassin, à bas Cusbienne!

Un flot immense de peuple se précipita dans la maison.

Il eût été aussi impossible de l'arrêter que de mettre un frein à la colère des vagues de la mer. Il se remuait, se ruait, écumait et bondissait, courait, s'enfuyait et revenait comme balayé par le vent.

Mais Cusbienne était parti depuis une heure !...

Alors la foule enivrée, étourdie par le sentiment de sa force, brisa tout ce qu'elle rencontra à briser.

Le soir seulement elle se retira comme une immense marée.

La Justice n'osa pas donner suite à cette affaire, et Cusbienne ne reparut plus dans le

pays; — il fit vendre ses propriétés et alla se fixer ailleurs.

Que cela ne paraisse pas invraisemblable,— car cet homme-là était pitoyablement lâche.

XXXIV

Amour, premier amour, toi dont l'aile flottante
Vient d'effleurer mon front qui séchait dans l'attente,
Que tu me parais beau !...
Depuis que ton regard rayonne sur ma vie,
Tout n'est plus que parfum, tout n'est plus qu'harmonie...
Oh ! que ce soit ainsi, mon Dieu, jusqu'au tombeau !

Bonheur n° 2.

Peu de temps après, nous eûmes occcasion dans le monde parisien de faire la connaissance de Médéric.

Marie, son *épouse*, s'occupait beaucoup de musique; — elle composait des choses char-

mantes, où se révélaient la vivacité et la tendresse de son âme.

Médéric ne continua pas la peinture; — il n'était plus obligé de vendre ses élans et ses inspirations, et il rendit à la foule des égoïstes tout le mépris qu'elle avait eue pour lui.

Disons cependant qu'il oublia Mulhortès avec sa tour grise et ses bruyères.

Marie avait réalisé son projet; — elle avait donné son âme à Médéric, et elle partageait son sort.

Ils furent heureux, mais le furent-ils toute leur vie?...

Vous voyez bien que s'il y a des jours mauvais et difficiles dans la vie, il en est aussi de calme et de bonheur.

Ainsi, pauvres gens, mes amis, espérez; il y aura peut-être encore des sourires pour vos lèvres et de la joie pour vos cœurs.

Et répétons avec André Chénier, le martyr :

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête;
S'il est des jours amers, il en est de si doux !
Hélas ! quel miel n'a pas de dégoûts,
Quelle mer n'a pas de tempête ?

Acceptez quelques pensées consolantes, — ô pauvres Pauvres, — les fleurs, l'amour, la nature et Dieu, ne sont-ils pas là pour vous consoler amplement des orages de votre vie?... Supportez donc ces angoisses avec courage, et ne vous désespérez pas de votre position.

Peut-être, madame ma lectrice, trouvez-vous peu d'intérêt à lire ces lignes; — que peuvent vous faire les joies ou les peines d'autrui?

Mais si, légère et inconstante beauté, — vous ne voulez pas lire ce livre par indifférence pour des émotions qui ne sont pas les vôtres, ou par mépris pour son mérite, faites au moins semblant de le lire, afin de ne pas trop mécontenter mon éditeur, et pour me mettre moi-même en position de faire une figure convenable.

Quant à ce qui est des pauvres, vous les consolerez avec moi, j'espère, madame; — et vous les soulagerez, sans nul égard pour les soupes de toutes sortes de choses dont les philantrophes les abreuvent de temps en temps.

Et en effet, on ne sait pas trop ce que contiennent ces potages, et encore moins ce qu'ils ne contiennent pas.

On dit que lorsque les Pauvres seront fatigués de ces mystifications, ils feront de la soupe de philantrophes.

Ce sera bien pire alors, on ne trouvera personne pour en manger.

Toujours est-il que l'on ne saurait trop blâmer la conduite de ces messieurs, qui, sous prétexte de nourrir les indigents, les obligent à manger quoi que ce soit, à diverses sauces.

Hélas ! il ne devrait pas y avoir de pauvres; car il y a assez de bonheur pour tout le monde, — si on était assez sage pour se le partager avec justice.

Mais le mot *Justice* a cessé d'être Français; — il y a encore bien d'autres mots, — tels que *amour*, *noblesse d'âme*, *pudeur*, *abnégation*, *générosité*, qui ne le sont presque plus.

Les députés au lieu d'agiter une foule de questions honteuses d'amour-propre, devraient

s'occuper des intérêts du peuple qu'ils sont censément représenter. La Bible l'a dit : — « *Il faut relever de terre l'indigent et le tirer de son fumier, afin de le placer avec les princes, avec les princes du peuple* * .

La mission des députés, c'est de relever le peuple et la femme, de les rendre l'un et l'autre respectables et puissants, c'est de suivre les leçons du maître, de Jésus-Christ le Messie envoyé du ciel ; — c'est de se montrer chrétiens et non bavards, c'est de s'occuper de la tranquilité et du bien publique.

Et quand la femme et le peuple seront annoblis, quand nous serons réunis en une seule

* *Suscitans de terrâ inopem et de stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.*

famille comme les enfants de Dieu, alors qu'il n'y aura plus ni tyrannie, ni esclavage, nous serons tous heureux; — nos actions de grâce monteront dans les airs comme un pieux encens, notre race ne sera plus maudite, nos âmes s'élèveront à des conditions sublimes, et on ne verra plus de souffrants se traîner par le monde.

Le Peuple, — c'est la force et la justice; — et la Femme, — l'ange gardien qui doit présider à cette puissance.

Cependant, on ne doit pas se montrer par trop exigeant envers les députés qui, pour la plupart, ne sont que des avocats, et puis des charcutiers enrichis, des marchands de chandelles, de faux-cols et de jarretières.

Le tort est aux gens qui ont la sottise de

mettre entre de telles mains les intérêts de la patrie.

Ils envisagent les questions politiques comme des bas, des chaussettes et des jambons, car leur intelligence ne peut s'augmenter en raison de la gravité de leurs occupations.

O fortune! ô jours mauvais!..... ô misère!!!

Le SORT se donne à part lui des satisfactions immenses aux dépends des tristes vanités de ces *puissants*; — il est né farceur et comique, aussi s'amuse-t-il beaucoup en plaçant sur les bancs des députés quelques gens qui, la veille encore, débitaient des pommes de terre frites et de la gibelotte.

Certes, le fait est plaisant et passablement joyeux; — la Providence paraît avoir dans le caractère une forte dose d'ironie.

XXXV

La fin d'un prétendu homme de bien.

Monsieur de Cusbienne mourut quelque temps après le mariage de Médéric Galdini.

On trouva chez lui un superbe tapis qu'il aurait achevé de broder si la mort n'était pas venue le surprendre au milieu de ses importants travaux d'aiguille.

M. de Cusbienne était membre de la Légion-d'Honneur et avait été député.

XXXVI

L'oncle de Médéric est venu le retrouver, et admirer Paris ; — mais après un mois de séjour, il est retourné en Amérique.

Que Dieu lui accorde de longs jours, et tout le bonheur qu'il mérite !

Il n'est pas décoré de la Légion-d'Honneur.

O Galdini, — ancien pirate, écumeur de mer, — si tu savais combien il y a dans mon

âme de respect pour toi, pour ton bon cœur et tes bonnes œuvres.

Si tu savais, — ô Galdini, — combien je t'aime avec tes gros souliers, ta pipe noire, tes manières brusques et naturelles, ton écorce grossière et ton âme noble.

— ô Galdini, — homme sensible et simple s'il en fût, qui plusieurs fois sauvas la vie à des malheureux naufragés, — je ne suis plus voyageur, mais pour te serrer la main, — homme de bravoure, — j'irais volontiers en Amérique.

Car les hommes de bien deviennent aussi rares que les femmes honnêtes.

C'est pourquoi, je t'admire et je t'estime autant que si tu avais la croix, —chiffon gratuit, puisque tu l'as gagnée souvent en mer, sur les flots, — au milieu de l'Océan furieux.

XXXVII

Médéric possédait des terres, ce qui le dispensait de faire de bonnes ou de mauvaises peintures.

Fatigué de sa femme, Rodolphe Barrès se fit peu à peu le chevalier de celles de ses amis.

Il reçut une foule de coups de canne, et se battit quelquefois en duel.

Or, Julia qui elle-même n'aimait plus Rodolphe, devint brillante et coquette.

Mais elle repoussa ses adorateurs, se joua de leur amour et s'amusa à les torturer.

Un jour Rodolphe se jeta aux pieds de Marie, et lui fit une déclaration avec toutes les formes convenables.

Marie, qui aimait son mari, le repoussa; — mais Médéric entra, vit Rodolphe aux genoux de sa femme, et, sûr de sa fidélité, se mit à plaisanter l'amant malheureux avec beaucoup de gaîté et d'esprit. Rodolphe s'en fût très humilié. — Le lendemain, à l'Opéra, Rodolphe voulut prendre sa revanche, mais d'une manière qui, à notre sens, était d'assez mauvais goût.

Il poussa rudement Médéric; celui-ci lui

dit : — Vous auriez pu prendre garde.

Rodolphe lui répondit insolemment. Une rencontre eut lieu le surlendemain, — et Rodolphe fut tué par Médéric.

— C'était pourtant un bon garçon! dit tristement le vainqueur.

Julia, veuve pour la seconde fois, resta quelque temps avec Marie, et ne se remaria pas.

Médéric et Marie furent heureux, parce que le bonheur est dans la fortune d'abord (et cela est affreux à dire et à penser), ensuite dans la poésie de l'âme et dans l'amour vrai et partagé.

Oui, le bonheur, c'est la fortune; — car avec de l'or vous avez toutes les jouissances de la terre, à savoir : — des équipages, des maisons, des terres, — des plaisirs de toute es-

pèce, des cigarres du Levant, des vins délicieux; — vous avez encore des femmes honnêtes, des croix et des vierges.

Vous pouvez n'être qu'un sot, mais si vous êtes riche, vous vous trouvez doué d'une finesse exquise d'esprit.

Vous êtes libre de n'être qu'un fat et un ignorant, mais vous rencontrerez aisément des gens qui vous diront que vous êtes un homme poli et généreux.

Avec de l'or, vous avez toutes les qualités de l'âme et du cœur; vous pouvez impunément être insolent.

Cela est si vrai, et le monde se laisse tellement influencer par les objets superficiels, en un mot par les habits, les faux-cols, les gants,

les chapeaux et les bottes, que les gens généralement bien vêtus jouissent d'une considération en rapport immédiat avec leur garde-robe et leur argent.

Quand vous entrez dans une maison où vous n'êtes pas intimement lié, on commence par vous toiser. Si votre vêtement est confortable, on vous accueillera bien sans s'occuper des airs de distinction qui peuvent briller sur votre front. Lorsqu'on parlera de vous, homme fortuné, on ne dira pas : — C'est un bon citoyen, vertueux, complaisant, courageux, charitable; mais bien : — Monsieur *** est fort riche, il a un hôtel à Paris et une *villa* en province ; l'an passé il a crevé deux chevaux, battu quatre danseuses et tué six hommes en duel. — Et alors les femmes vous trouveront beau et bien élevé.

De sorte que, quand j'entre dans une maison où je ne suis point à l'aise et où par conséquent je me vois exposé à une visite tacite, à un examen sévère, il me prend envie de mettre quelques pièces de monnaie dans la main du maître du logis, afin de lui montrer que j'ai, moi aussi, quelques sous, par conséquent quelques droits à sa bienveillance, à ses sourires, à son gracieux accueil. Et je m'explique cela d'autant plus difficilement que les gens les plus chèrement habillés, les plus riches, n'ont pas pour habitude de donner leurs habits et leur or. — C'est donc à tort et sans fruit que l'on fait des courbettes devant eux.

Mais Médéric n'oublia pas, dans sa splendeur, qu'il avait eu faim souvent et froid quelquefois ; — il se souvint qu'il avait porté un

chapeau râpé et sale, des bottes rempiécées et pas toujours cirées ; — il se rappela aussi les mille industries qu'il dépensait alors pour faire reluire sa chaussure sans cirage, pour dissimuler les trous de son pantalon, pour brosser son pauvre feutre, en un mot se donner un extérieur un peu moins minable.

Il se rappela encore qu'il avait souvent rougi de son costume et désespéré de son avenir, et que, pauvre artiste sans protection et sans amis, il avait bien des fois été découragé ; — il se rappela aussi qu'il avait eu des créanciers, — race maudite, béante, insolente, canaille.

Et en cela, Médéric prouvait qu'il avait une belle âme, il différait de bien des gens qui, une fois arrivés, tâchent d'oublier qu'avant d'être grands-maîtres ils ont été simples écoliers, et

prennent des airs supérieurs et orgueilleux avec les pauvres diables qui commencent.

On doit toujours, au contraire, accueillir la jeunesse active et laborieuse, car, pour surmonter les obstacles, pour vaincre les difficultés, ils ont besoin d'être aidés et encouragés, ils ont besoin de s'illusionner la vie réelle et de ne pas la voir comme elle est, autrement ils plieraient sous le doute et la crainte, et ne trouveraient plus dans leur âme assez de force et de grandeur pour faire face à l'orage.

C'est donc aux sommités sociales à soulager la lassitude des néophytes pleins d'avenir qui veulent bien les prendre pour protecteurs et pour modèles.

Presque tous les poètes ont fait des déclama-

tions ampoulées contre la cruauté des riches. Ils ont plaint les indigents, mais ne les ont pas soulagés, car leur cœur est dur. — Ce m'est une chose étrange et pénible à avouer. Les hommes qui, par leurs écrits, semblent avoir une âme belle, compatissante et splendide, sont pour la plupart des égoïstes qui laisseraient volontiers un pauvre affamé mourir à la porte de leurs maisons. C'est ce qui m'explique comment il m'est arrivé parfois de douter du talent de ces hommes connus et jugés.

Il y a bien des petitesses, bien des mesquineries, bien des actions viles dans la vie intime de ces écrivains célèbres. Comment allier une poésie de paroles si puissantes avec une âme si vide et si desséchée?.... qui donc leur a dicté ces grandes pensées, ces pages magnifiques et sublimes?....... La première élévation de l'âme

est la charité en action ; — *Donnez, riches*, comme les poètes vous y engagent, mais ne vous contentez pas comme eux de parler. — Écrivez avec votre cœur et non avec votre tête.

Il est à remarquer que les philosophes ont plus de sentiments que les artistes en général.

Ces derniers sont pour la plupart jaloux, égoïstes et personnels ; — en effet, lord Byron peint avec une rare éloquence sa propre misère et les douleurs de sa vie, — le Dante chante son exil et sa bien-aimée Béatrix, — le Tasse parle de sa captivité et de la sœur de son prince, qu'il aimait de toute son âme.

Les philosophes, au contraire, ne sentent pas leurs maux, mais encore il sentent ceux de l'humanité et y apportent des consolations.

L'écrivain et l'artiste s'aiment exclusivement; le philosophe fait abnégation de lui-même pour s'occuper seulement des douleurs d'autrui ; ils parlent beaucoup de l'*Art*, mais ils se retranchent trop derrière des chiffres.

Il y a aussi — rarement, — quelques artistes qui sont philosophes et humains,—ceux-là qui répandant un baume consolant sur les blessures du cœur des souffrants, des humiliés, des maudits, des coupables et des indigents.

Médéric fut généreux envers les pauvres, — car ayant été pauvre, — il savait qu'ils souffrent de la faim, du froid, de l'abandon, de la détresse, de l'isolement, de l'inquiétude, et ensuite du luxe et des joies d'autrui ; — il savait qu'ils mettent leurs effets au Mont-de-Piété pour manger ; — il avait enduré tous ces maux,

et il avait plus d'une fois répété avec Cervantes :

« — O hideuse misère, n'as-tu pas honte de te cramponner ainsi à d'honnêtes gens ! »

En effet, lui-même, sous prétexte d'être vêtu, avait été couvert de ces haillons et de ces lambeaux qui affligent l'âme et les regards.

Cependant, malgré ses richesses, Médéric se sentait triste quelquefois ;—il regrettait sa jeunesse libre et rêveuse, sa misère et ses tendres émotions de jeune homme, ses calmes pensées, ses délicieuses promenades d'artiste.

Une chose surtout lui faisait saigner le cœur, il n'avait plus pour Marie cet amour violent qui l'avait possédé jadis et que la possession avait affaibli.

Aussi il aurait voulu se retrouver à ce temps heureux où il cueillait des fleurs pour elle, où il foulait l'herbe du parc avec précaution, le soir, pour aller contempler dans un chaste recueillement la lumière qui brillait dans la chambre de la jeune fille.

L'amour qui laisse en nous les plus suaves souvenirs est celui que nous n'avons pas poussé à fin.

Tandis que l'amour réel et qui ne laisse plus rien à désirer finit par nous être à charge, parce qu'il n'a plus conservé aucun mystère aucune espérance, aucun voile :

On ne connaît bien les femmes que lorsqu'on ne les aime plus. On ne se comprend jamais si bien en amour que lorsqu'on ne s'entend pas.

— Eh bien! puissiez-vous, madame, ne me connaître jamais et m'aimer toujours!

Puissiez-vous ne m'entendre jamais et comprendre ce que la voix humaine ne peut dire!

XXXVIII

M. Laurent de Savinian.

Vous connaissez peut-être l'homme dont je veux vous parler ici. — Il n'est pas que vous n'ayez entendu prononcer son nom, ou que vous ne l'ayez apperçu; car c'est un homme étrange et que tout Paris connaît.

Cependant, dans le cas où vous ne vous

rappelleriez pas l'avoir vu, je vais vous faire son portrait.

C'est un homme de cinquante ans environ ; — sa taille est haute, sa démarche rapide et irrégulière. Sa physionomie est d'une mobilité surprenante, ses yeux vifs, bleus et perçants animent son visage et y répandent une clarté puissante ; son front est haut, ravagé, ses cheveux rares, gris et frisés errent en désordre sur sa tête, — mais avec une certaine coquetterie et une originalité plaisante.

Il est maigre comme un chien de berger, spirituel comme un journaliste, rêveur comme un poète, gai et résigné comme un artiste, débauché comme une femme ; — de plus, il est un peu fou, taciturne ou causeur selon la disposition de son esprit, toujours bon et sensible, et quelquefois brusque et maussade.

Son costume est aussi original que son caractère. — En été il portera des bas de laine et un paletot, et en hiver un pantalon de coutil, des mitaines extravagantes, un chapeau extravasé.

Il faut que l'on prenne soin de lui, sinon il se laisserait aller nu et peut-être même mourir de faim.

On le voit se promener à Paris dans les endroits les plus fréquentés; il rit presque toujour plutôt par habitude que par besoin ou par sujet.

Il est fou, d'une folie noble et grande, qui a ruiné son cerveau; — folie magnanime touchante en comparaison des sagesses ordinaires ! Il ne sait pas garder de soupçonneuses réserves en spectacle des vulgaires préjugés, et

dit franchement son opinion. Sa folie consiste en une poésie démesurée et sans frein. Il envisage toutes les choses belles sous un aspect à lui, splendide, céleste. Ses caprices n'ont pas de loi. Il poétise tout. Son âme et son cerveau se balancent dans les régions de la folie, éclairées par d'éblouissantes clartés, égayées par de mélodieux chants, — jamais assombries par la mélancolie. Cet état de délicieuses erreurs, de contemplations divines, d'extases infinies, le rend heureux, en lui faisant oublier le monde et le mettant en dehors de ses pauvretés méprisables. Il fait subir aux hommes l'ironie éternelle de sa pitié. Lui seul, peut-être, dans le dix-neuvième siècle, ne s'abaisse pas à comparer le génie d'un homme aux courtes et petites dimensions des matérialités d'ici-bas. — Gai, du reste, plein d'énergie, il est à la fois grave et

presque vulgaire, religieux et grotesque. Ballotté entre le sublime et la parodie, la force et la dignité, — il est le jouet d'une hallucination incroyable. Mais il a pour lui la force. Il concentre ses facultés pour jouir de ses idéalités pleines de transitions étranges. Son vaste front un peu chauve est sillonné de minces rides. Malgré les contours et les lignes de son visage, malgré son nez arqué, malgré les veines prolongées et saillantes qui se dessinent sur ses tempes blanches et comme usées par le frottement, il a l'air jeune. Avec ces quelques ravages, sa physionomie peu tranquille révèle une de ces organisations qui concentrent toutes les forces humaines harmonieusement réunies. Sa belle tête et la large conformation de son cerveau accusent aux yeux de l'observateur des passions mal contenues, quoique faiblement amorties, sinon

entièrement étouffées par le génie intellectuel. Un abîme sans fond s'est formé entre son sensualisme et ses sentiments. Son regard doux et fier, brillant, animé, trahit une sereine infortune morale, et sa bouche railleusement pincée laisse percer une pitié simple et peu outrageante, une tendresse réservée pour les actions des hommes. Trop occupé de ses idéalités, il a besoin que l'on veille sur les moindres détails de son existence. Très clairvoyant et bonhomme assez malicieux, il estime ceux qui lui avouent ne pas comprendre ses idées, et il méprise ceux qui caressent ses fantaisies, afin de le tourner en ridicule. Tout homme vraiment artiste est frappé des détails physiologiques que nous avons esquissé, et devine du premier coup-d'œil une âme originale et intelligente dans ce corps étrange, dans ces orbites vastes, qui renferment deux yeux si vifs.

Bien élevé d'ailleurs, galant homme et poli, plein d'amabilité quelquefois, il rêve sans cesse des poésies impossibles, — sa lyre se détend et vibre en symphonies imaginaires.

Dans ses courses vagabondes, il jette des regards furtifs autour de lui, il côtoie les trottoirs et les boutiques; quand il voit une jolie femme, il s'arrête un instant, la regarde et part d'un éclat de rire singulier. Il ne salue personne, il marche vite et sans but; et quand à l'heure des repas il revient à son logis, c'est son instinct et non sa volonté qui l'y ramène.

Son existence matérielle est extraordinaire, il n'accomplit aucune des conditions de la vie comme tout le monde, il boit et mange quand il y pense, il se promène beaucoup, fredonne

quelquefois des airs favoris, et pousse tous ceux qui interrompent sa route.

Cela n'est pas parce qu'il ignore la vie intellectuelle; au contraire, c'est que son intelligence travaille trop pour s'occuper de son physique, — et puis cet homme a trop d'âme pour le pays et le temps où il est né.

Il rêve et pense toujours avec une éblouissante vivacité.

Ses pensées sont douces et gracieuses, profondes et sérieuses.

Il sait que dans ce siècle il y a beaucoup de choses vicieuses, viles et mauvaises, mais il trouve tant de bonheurs intimes, tant de joies pures et délicates à vivre seul et honnête, qu'il prend les choses laides en pitié, et ne

s'en trouble point. — Il accepte tout avec une égale philosophie.

Son cœur se console dans ses travaux intellectuels, et sa pensée se repose dans la conscience de son bien-être.

Quelquefois, cependant, il s'est senti triste et fatigué.

Il a beaucoup aimé les femmes, il les aime et les admire encore ; — mais il ne croit plus à l'amour qui tue.

Il aime les femmes, le printemps, la verdure, les bois, les lacs, les rivières, les montagnes, les ruisseaux, les arbres, les oiseaux, surtout les fleurs, et en général toute la nature.

Malgré cela il est débauché, mais avec les

femmes légères; — car il a toujours respecté les jeunes filles et les femmes vertueuses.

En un mot, il est bon enfant, pas jaloux, généreux, et a un cœur excellent.

Il a écrit peut-être cinquante volumes dans sa vie;—ces manuscrits épars, à demi-déchirés, écrits à l'encre et au crayon, on les trouvera chez lui à sa mort, mais on les brûlera parce qu'on ne pourra les lire, et parce que le peu qui sera déchiffrable paraîtra absurde.

Et parmi ces immenses paperasses, il y a néanmoins de belles choses, des choses admirablement pensées, des choses nobles et hardies, capables de consoler ceux qui ont le cœur triste et de reposer ceux qui ont besoin d'oublier un peu la vie actuelle.

Les hommes lui ont fait défaut, c'est pourquoi il les laisse et s'loigne d'eux.

Il sait que leur esprit manque de gravité, et leur cœur de candeur et de sentiments affectueux; il sait qu'ils sont vils et envieux, et qu'ils n'ont pas conservé une seule pensée tendre. — Aussi, vit-il seul.

Tel est cet homme extraordinaire. Nous vous dirons tout-à-l'heure quel est l'événement qui l'a réduit à cet état.

Cependant il est connu de tout le monde; les uns disent en le voyant : — c'est un fou! d'autres : —c'est un poète! ou bien encore :— c'est un mendiant!

Et il y en a quelques uns qui l'appellent *le père Laurent*.

Je ne sais qui a appris son nom à ces gens-là, mais toujours est-il qu'ils le savent.

M. Laurent est aussi très-distrait.

Un jour il donna à un pauvre une pièce de vingt francs pour un sou ou deux qu'il voulait lui donner, et une autre fois il se leva de table sans payer la carte qu'il devait au restaurant. Le lendemain seulement il la paya, mais ce fut uniquement pour ne pas avoir de différend, car il était persuadé de l'avoir acquittée la veille.

L'originalité de cet homme vient de son abandon. C'est que nulle âme n'a veillé sur lui, personne ne l'a aimé et il n'aime personne; ce n'est pas sa faute, car son cœur était saint et pur en naissant. . . . .

Lorsque son âme est triste et lassée, il se re-

pose et s'égaie; — l'espérance ne luit-elle pas toujours, même à travers les pleurs?....

Ceux qui ont pleuré ici-bas, occuperont une place au ciel; — et ceux pour qui le siècle a été ingrat et injuste, n'auront plus à se plaindre des hommes, car Dieu leur aura fait justice....

On ne veut pas assez isoler l'homme de l'habit qui le couvre, ce qui fait que le jugement que l'on porte est rarement juste. On ne veut pas distinguer la pensée du superficiel, le corps de l'esprit.

Dès qu'un homme paraît ridicule, c'est-à-dire du moment où il cesse de se soumettre aux usages reçus, on commence par le condamner et par le taxer de folie. — C'est ainsi qu'une enveloppe difforme cèle une belle âme et qu'un corps magnifique cache un cœur gâté.

Que la société ne l'oublie pas ! — Presque tous les pensants nient ses doctrines et ses mœurs ; et la plupart des gens d'intelligence se sont créé, à part, un genre, des principes, et des vérités à eux. Ils se sont mis, par la pensée, à la tête d'une vive opposition ; ils commencent à faire des prosélytes et à remporter quelques victoires. Leur mot de ralliement est *Égalité* ! Aussi le peuple qui recherche la vérité, se rangera, avec le temps, de leur côté. Alors leur persévérance sera récompensée, et ils régneront à-la-fois par l'intelligence et par la force....

Sans s'en douter, peut-être, l'homme dont nous parlons ici participait à ce progrès régénérateur du monde et ennemi des sots préjugés.

M. Laurent de Savinian, que nous appel-

lerons simplement M. Laurent, était oncle de Marie. — Son caractère original, ses manières étranges, son amour pour les voyagés, et ses idées bizarres l'avaient éloigné pendant plusieurs années de son frère, le père de Marie.

Quand il eut appris le mariage de Marie avec Médéric, il alla faire visite à sa nièce.

Marie fut enchantée de voir son oncle; — lui, se montra affable, doux, sensible et plein d'affection.

M. Laurent avait dix mille francs de rentes. S'il eût été seul, il n'en aurait pas mangé le tiers. Mais il avait un fils, qui, sans être dissipateur, vivait assez bien.

Charles de Savinian avait vingt-deux ans. Il avait une figure animée, vive et spirituelle, des

yeux bleus, et une belle tournure. — Il était bien élevé, aimant, et avait un très bon ton.

Son âme élevée comprenait l'amour, mais n'avait jamais aimé ; — elle attendait une âme de femme, avec une mystérieuse appréhension.

Cependant, il prenait un médiocre plaisir à écouter les manuscrits que son père voulait toujours lui lire. — Un jour M. Laurent lui dit : — O mon fils, la littérature est seule capable d'améliorer les mœurs..... Oh! pourquoi l'homme n'a-t-il par conservé ses illusions, pourquoi est-il devenu égoïste, et a-t-il fui la vérité, au lieu de vivre entre l'amour et la poésie?

Charles lui répondit :

— O mon père, si vous saviez comme tout cela m'est égal!

Dès-lors, il fut moins communicatif.

A l'époque où nous entrons en connaissance avec lui, M. Laurent avait assez vécu pour avoir appris que l'avenir ressemble souvent au passé. Il n'avait osé interroger et sonder la vie, — car alors, il se serait tué afin d'interroger et sonder la mort.

Il savait que nos vœux sont presque toujours trahis, et que nos espérances en fleurs se fanent sans réalité. — Et cette philosophie était pour lui une source abondante de mélancolie. C'est pourquoi il était devenu fou et avait dépassé le but. Sa passion d'artiste et son génie de penseur s'étaient égarés en voulant trop produire et trop concevoir.

Il ne pouvait vivre bourgeoisement et régler les battements de son cœur. — Un bien-être con-

tinuel eût été pour lui un fardeau. — Il fuyait le bonheur naïf de l'existence domestique. Trop passionné pour voir froidement, trop vif pour être patient, il avait dans son raisonnement, comme dans sa manière d'être, une promptitude superficielle qui lui faisait prendre un parti trop à la hâte.

Les conditions de la vie citoyenne et paisible l'ennuyaient horriblement. Il lui fallait le grand air, le mouvement. Il détestait les habitudes de lenteur que l'on contracte dans l'état de famille. Il ne s'appliquait à rien, et était sans aucune patience. Les sentiments paisibles étaient mal accueillis dans son cœur actif. Il était prodigue à l'excès, — car il était peu matérialiste, peu sensuel. — La forme n'était rien pour lui sans l'idéalité. — Les jouis-

sances temporelles l'attachaient rarement, mais il était dévoré de désirs inépuisables. Sa pensée ne se courbait pas sous le despotisme de ses besoins physiques, elle s'élançait vers l'infini. Il existait par l'âme et la pensée. Après avoir parcouru bien des contrées dissemblables, sans avoir jamais songé à économiser sa fortune et sa personne, il s'était composé une existence bizarre, et travaillée sans cesse par le besoin d'aller et venir. Tantôt identifié avec les philosophes, tantôt poète avec les douces poésies, tantôt musicien avec les chefs-d'œuvre de Mozart, — il devenait ensuite sculpteur, puis mécanicien. Son esprit imitateur, quoique coloré d'une certaine teinte de talent, avait été tour-à-tour de l'opinion de tous les gens intelligents qu'il avait entendus, ou dont il avait lu les ouvrages. — Le dernier qui lui était apparu

avait toujours raison avec lui. — Mais cette sorte de servilité d'opinion, était combattue par la rudesse de ses caprices, et l'âpreté de son entêtement. Son âme était dominée par l'envie de se montrer.

Et sa folie s'illuminait de désirs et de lueurs brillantées d'un sentiment novateur.—Il avait déjà rêvé souvent à la *pierre philosophale*, mais il avait renoncé à son projet, parce que la chimie lui paraissait une science trop profondément abstraite.

XXXIX

> Ce que tu possèdes tu le méprises, et ce que tu n'as pas, tu te démènes mortellement pour l'obtenir.
>
> — SHAKSPEARE. —

Médéric eut des maîtresses, — filles perdues et superbes, — et cessa d'aimer Marie.

Alors, se voyant délaissée, Marie s'abandonna à la douleur. Cela devait arriver ; — puisque tout est égoïsme en ce monde. Il n'y a rien de beau, de durable, de vraiment sublime et noble.

Charles fut amoureux de Marie, mais n'eut pas le courage de le lui dire. Seulement il se montra bon et prévenant pour elle; — il savait qu'elle était malheureuse, mais il n'osait la consoler de peur d'éveiller dans son âme de tristes souvenirs.

Julia devint la maîtresse de Médéric et cessa de venir voir Marie.

Les femmes ont raison de se méfier de l'amitié.

L'été vint : — Marie alla habiter le château de Savinian à Nemours. — M. Laurent et Charles l'accompagnèrent.

Quant à Médéric, il resta à Paris avec Julia, et vint de temps en temps faire une espèce de visite à la femme qu'il avait tant aimée, et qui lui était devenue si indifférente.

L'indifférence est la conséquence inévitable de l'égoïsme de notre âme.

Voici quelques vieux vers qui prouvent que de tous temps les hommes ont été affligés de ce fléau, qui a en soi quelque chose de personnel et de mesquin :

J'avais promis à ma maîtresse
De l'adorer jusqu'au tombeau,
J'avais écrit cette promesse
Sur la feuille d'un ormeau ;
Mais par malheur il fit du vent,
Adieu la feuille et le serment !

L'homme est sans bonheur parce qu'il est sans constance.

nsi Médéric était infidèle.

Son amour s'engloutissait dans ces oubliettes que nous portons tous au fond de notre cœur, et où vont s'ensevelir nos vieilles ami-

tiés, nos vieilles amours et nos vieilles dettes, — toutes choses que l'on oublie aisément.

Amour traître et perfide!...

Rien ne put le faire revenir à Marie; ni ses expressions caressantes, ni ses chatteries ingénieuses. Médéric marchait impitoyablement sur les fleurs de cette belle âme.

XL

Quels plaisirs dont je n'aie déjà sondé le néant? Quelles croyances qui ne se soient évanouies devant un examen sévère?

Les femmes mentent donc comme les poètes?... Il n'y a donc pas un amour vrai et sincère?

Comment, voilà que Marie n'aime plus Médéric! — l'égoïsme, cet infernal poison qui retient tous les nobles élans de la vie, s'est

donc aussi répandu jusque dans ce délicieux sentiment?...

Hélas! hélas! à mesure que les hommes vont et que les siècles vieillissent l'homme oublie le jour passé et les affections qui ne sont plus, pour attendre le jour à venir et saluer de nouvelles amours.

Notre siècle ne croit plus à rien; les jeunes âmes de notre époque se blâsent facilement, et la mère dépose sur le front de son nouveau-né le baiser de la douleur.

Les cœurs n'ont plus de réveils purs, et les pensées plus de fraîcheur. — L'orage flétrit les fleurs de nos jours.—Aussi le poète ferme les yeux pour ne plus voir, il est lassé et sans courage, il doute de la foi, il doute du bonheur, il doute de la religion qui l'a bercé.

L'amour ne laisse plus après lui de tendres souvenirs, mais des regrets amers ; — on ne comprend pas sa parole, on n'entre plus dans son ciel.

Adieu donc, amour ; — adieu, mais ce mot fait souffrir ; car, vivre et te perdre, c'est vivre misérablement.

L'homme ne songe plus aux jours d'hier, mais aux moments de demain. — Il aime pendant un an une femme, et pendant huit jours une autre.

Il n'y a donc que le poète qui, lui, a conservé ses rêveries, son amour et ses songes ; — mais où y a-t-il une femme qui puisse le comprendre ?...

Faut-il donc souhaiter le grand sommeil

pour avoir le repos? — Faut-il donc échanger son existence candide et rieuse contre la pâle éternité du néant?...

Faut-il donc maudire la vie, malgré ses charmes et ses voluptés? — Faut-il jeter à la face de ceux qui commencent à connaître cette phrase désespérante du poète italien : « *Lasciate ogni speranza voi che intrate!* — Laissez toute espérance, vous qui entrez! »

Non, — il faut répandre à flots la jeunesse et la richesse de son âme; il faut vivre pour l'amour des choses saintes et religieuses, des actions qui rapprochent du ciel; il faut faire le bien par instinct. — Hélas! il n'y a pas de belles actions, de grandes choses qui n'aient, elles aussi, leur côté personnel, leur intime amour du *moi*...

XLI

Un jour, Charles et Marie étaient assis sur un canapé dans un appartement du château de Savinian, tendu gris de perle avec des ramages d'or.

Ils parlaient tous deux de mille choses, de la pluie, du beau temps, et de toutes circonstances qui semblaient les intéresser fort peu l'un et l'autre.

Après un moment de silence, Charles prit la parole :

— Vous êtes aujourd'hui, madame, toute pâle et toute émue.

— Oui, répondit la jeune femme avec une coquetterie languissante ; je suis indisposée.

Ici il y eut encore un instant de silence. Ensuite le jeune homme dit :

— Vous avez toujours un bouquet sur votre sein ; vous aimez donc bien les fleurs ?

— Je les aime beaucoup, dit Marie.

Puis elle ajouta en soupirant :

— C'est le seul amour qui n'ait pas ses chagrins !

— Oh ! vous vous trompez, madame, fit

Charles avec passion ; car moi je vous aime d'un amour vrai et éternel. Vous le savez bien, Marie ; vous savez bien que lorsque je suis près de vous, respirant le parfum de vos cheveux, de vos épaules, de votre haleine, je suis fou, et capable de tout... Aimez-moi, et je me dévouerai à votre bonheur...

Marie partit d'un éclat de rire.

— Ne riez pas, dit Charles, ne raillez pas mon amour...

— Vous m'aimez donc réellement ? fit Marie.

Charles, qui s'était jeté à ses genoux, se releva et dit :

— Je vous aime tant, que pour vous je serais criminel...

—Taisez-vous, enfant, vous ne savez ce que vous dites. Partez, et soyez plus raisonnable à l'avenir.

XLII

Charles à Marie.

« Je t'aime, Marie. — Et Dieu qui fit naître en moi ce sentiment me permet d'espérer.

« Toute chose a sa douleur, et l'amour surtout, plus que toute autre chose ; mais toujours

l'espérance épanche sa douce parole dans le cœur qui gémit ; aussi j'espère.

« Je sais qu'il faut pleurer dans cette vie, et que notre âme doit souffrir avant que de jouir de son amour.

« Et je suis résigné.

« Ah ! si tu me disais : — Je comprends ton amour et ta pensée, et je veux t'apprendre à aimer.

« Alors je croirais au bonheur, et mon âme serait belle comme une fête ; — tandis qu'elle est maintenant blessée et mourante.

« Oh ! Marie, prends pitié de moi ; pitié ! je te donnerai toute ma vie, et pardonne à mon égarement. »

XLIII

Marie renvoya à Charles cette lettre pour le moins extravagante, et y répondit par la phrase suivante :

« *Le pardon des offenses est la plus belle* « *maxime du chrétien.* »

XLIV

Le coup de feu.

Une fois, Médéric arriva au château dans un état complet d'ivresse. — Marie lui en ayant fait le reproche, il la frappa brutalement au visage.

Marie pleura, mais en silence.

Par hasard un domestique, qui était présent, alla en avertir M. Laurent.

Celui-ci ne dit pas un mot; mais sa figure prit une terrible expression.

Le soir, à neuf heures, il chargea son fusil et descendit se poster à l'angle du mur où devait nécessairement passer Médéric pour s'en retourner à Paris, et même pour gagner son équipage.

La nuit était noire et sans étoiles.

Il y avait quelque temps que M. Laurent attendait, parfaitement immobile et silencieux, lorsqu'il vit un homme sortir avec Marie, lui baiser la main, puis la quitter et descendre seul l'avenue.

Il visa... son coup partit, — et l'inconnu

tomba en chancelant, sans proférer une plainte.

M. Laurent mit avec le plus grand calme son fusil sur son épaule, et regagna sont appartement, où il se coucha aussi tranquillement que s'il venait d'accomplir une action très ordinaire.

. . . .

. . . .

. . . .

Une heure après, Médéric descendit au jardin pour prendre l'air. — La nuit était devenue belle, les étoiles brillaient et la lune répandait une lumière magnifique.

En marchant il heurta du pied un cadavre. Il se baissa, et reconnut que c'était le corps de Charles de Savinian.

On le transporta au château ; — il était mort.

Le lendemain matin, en apprenant cette nouvelle, le malheureux père voulut se tuer ; son désespoir était affreux. — Il eut l'horrible courage de veiller lui-même son fils pendant toute la nuit et de l'ensevelir de ses mains raides.

Il faillit mourir lui-même, tant il pleura.

XLV

Dernier effort.

Comme Marie était bien mal, — elle écrivit à Médéric :

« Adieu, pauvre ami. Il fallait un sacrifice, et j'ai prononcé. Je suis partie à jamais de ce monde. Ne pleurez pas, et cherchez au fond de votre âme quelque résignation et quelque cou-

rage. Vous finirez sans doute par m'oublier; — renoncez donc à un bonheur qui n'en était peut-être plus un pour vous. Aimez, vous êtes jeune; aimez autant que vous pourrez. Fasse le ciel que vous n'appreniez jamais combien il est douloureux de perdre toute espérance!

« Pendant que je prierai Dieu pour vous dans le ciel, soyez heureux et content ici; et quand vos dernières blessures seront guéries et oubliées, pensez quelquefois à Marie. »

XLVI

Quelques heures après, Marie mourut d'un mal inconnu, et qui devait être au cœur; — car ce cœur avait fait un naufrage épouvantable sur l'océan des espérances.

L'infortuné Médéric revenu de ses erreurs, la pleura; — une convulsion terrible se fit en lui et il fut pris d'un dégoût morne et grave.

Au matin de sa vie, elle lui avait souri et dit de douces paroles; — elle avait glissé dans son cœur un ravissant parfum; — elle avait recueilli sa voix et ses pensées, enfin elle l'avait aimé de toute son âme, avec naïveté et candeur.

Médéric se rappelle son passé, et il gémit. Il se rappelle que Marie croyait en lui, et qu'il l'a indignement sacrifiée et trompée, il se rappelle sa douceur et son amour. Ces souvenirs l'abreuvent d'une amère tristesse et le plongent dans une stupeur abrutissante.

Il souffre, car l'âme lassée a besoin d'un abri, et la sienne n'en peut plus trouver que dans la mort.

Mais il ne dit pas son mal, il sait qu'il a mérité son sort, et il ne laisse pas entendre sa

pensée ; — l'aigle blessé ne se plaint pas. Pauvre créature ! cette déception le jette dans l'abîme du doute.

Nous avons tous des pleurs à verser sur nos jours et sur nos destinées ; — et puis quand nous nous faisons vieux, nous mourons et la terre se ferme sur nous pour toujours.

Alors nous ne sommes plus rien ; et Dieu seul sait ce que devient notre cendre.....

Quant à M. Laurent, il est vieilli de dix ans depuis ces tristes événements, dans lesquels il montra son héroïsme et son malheur. Sa tête est tout-à-fait dérangée, mais on le laisse circuler librement dans Paris, parce qu'il n'est pas méchant.

Cependant il a pris l'extérieur d'un chef de

parti. Ses cheveux rares s'arrondissent en ondes pâles autour de son crâne ridé. — Il passe ses journées à chanter et à fumer. — Il ressemble à un squelette desséché, à un spectre sublime.

Médéric a tout perdu avec Marie, — et les fleurs qu'il cueillait à travers l'avenir, et l'ange qui sur son sein endormait ses souffrances, et les rêves dorés de sa riante jeunesse, et les fraîches et blanches visions qui le berçaient.

Et sa pensée n'a plus de repos, puisqu'il ne peut ni oublier ni recommencer sa vie.

Son âme n'a pas un moment de joie, et il attend l'instant solennel de sa destruction. Chacun devine et respecte sa douleur.

Il veut fermer son âme à toute chose; — il

espère que Dieu récompense là-haut sa misérable créature des douleurs et des humiliations qu'elle a souffertes entre le lange et le linceul.

Aussi l'ange de la mort écrira bientôt sa fin; car il est sans courage pour lutter encore; pour lui, la vie n'est plus qu'une route douloureuse, et le bonheur un souvenir.

XLVII

Vous voilà donc partie! — A présent la maison
N'aura plus à son seuil d'aussi riant gazon
Et d'aussi verte allée;
Le matin n'aura plus de rayons ni d'accords,
Et tout sera muet et glacé comme un corps
Dont l'âme est envolée.

Comment finit Médéric.

Médéric fit une longue maladie; — il eut la fièvre et le délire, — il divagua, on lui mit des sangsues et des cinapismes, — il était très-mal.....

Un soir, il se réveilla de son délire; — il se mit sur son séant, et regarda autour de lui. Le sentiment du *moi* lui revint insensiblement, et il se rappela confusément qu'il s'était évanoui peu de temps auparavant et qu'on l'avait porté dans son lit, — à Nemours.

Il était donc au château.

Il se frotta les yeux et il vit près de lui, — ronflant dans un large fauteuil, — son vieil et dernier ami, monsieur Laurent de Savinian.

Médéric n'avait pas encore pensé à Marie; la vue de son oncle lui rouvrit ses plaies vives, son cerveau s'alluma sous les attaques d'une silencieuse désespérance, — il devint fou.

Il se leva à demi et s'écria:

Je suis fort, car je suis la vérité!.... c'est

triste d'être la vérité, car enfin la vérité va nue.... je suis mort. La mort... oui...

En cet instant, Trouvé s'élança sur le lit de son maître.

— Ah ! c'est toi, mon pauvre et dernier ami!.... tu es fou.... je suis la vérité.... écoute-moi donc.... embrasse-moi.... es-tu mort, toi aussi?.... ton maître est la vérité.... je suis chien, moi!....

Trouvé caressait son maître, — remuait la queue, et dressait les oreilles en poussant des cris de joie.

— Comme ma vie passe ! s'écria Médéric, je vois la mort.... je vois ma vie passer.... O vérité !.... écoutez-moi tous, hommes.... je suis métamorphosé.... j'ai quitté l'obscurité et je vis dans la lumière.... Trouvé, ici.... tu es une

bête honnête.... ta pensée doit revêtir des formes vaporeuses.... à qui appartient ton âme de chien?... tu m'aimes, toi, Trouvé.... tu es peintre, toi! et moi je suis la vérité!... ah! quel poids énorme sur ma poitrine!... je vais aller à Nemours, pour voir Marie... il pleut... hélas!... il faut partir.... oui, Galdini.... mon oncle; — adieu, Marie! Marie!... ange... Marie!

A cet instant la mémoire lui revint toute, et les accidents déplorables que vous connaissez lui montèrent à-la-fois au cœur et à la tête.

Je vous l'ai dit, — il devint fou. Il se jeta à bas de son lit, traversa plusieurs appartements, puis la cour, puis encore le parc, franchit une haie, et se mit à courir en chemise dans la campagne. Ses jambes tremblaient, et se déchiraient après les ronces, — il courait toujours.

Le fou n'était pas si fou, il avait un but; — ce but, c'était le cimetière!

Il y arriva en peu de minutes, haletant, pressé, mourant.

Son instinct le conduisit près de la tombe de Marie; — là, ses forces, ou plutôt l'exaltation qui faisait son énergie passagère, l'ayant abandonné subitement, il tomba, sa tête alla frapper sur l'angle de la pierre, et se brisa.

Mais il était jeune; — la vie le quittait lentement et comme à regret......

Il se déchirait la poitrine avec ses ongles et hurlait le nom de Marie.

Enfin il poussa un grand cri et expira.

Le lendemain on vint relever son cadavre

à demi noyé dans des caillots de sang figé; c'était horrible et hideux à voir.

Le chien Trouvé ne se consola pas de la fin déplorable de son maître, — il se laissa mourir de douleur.

Et maintenant vous voyez bien qu'il est impossible à l'homme d'être heureux en ce monde, il passe la moitié de sa vie à désirer, et l'autre moitié à pleurer sur ses années perdues.

XLVIII

Où l'auteur est philosophe.

Il est bien entendu que l'histoire de Médéric est terminée, puisque nous vous avons révélé les angoisses de sa mort. Et pourtant, il me reste encore quelque chose à vous dire : — quoi ? — je ne sais.

Dois-je vous répéter que nos croyances s'u-

sent et tombent à mesure que notre incrédulité trouve de solides fondements ?.....

Quel malheur qu'il faille vieillir !..... Ah ! pourquoi faut-il que nous mourions, pourquoi devenons nous chaque jour moins beaux et moins jeunes, pourquoi courons-nous à toute heure vers notre décadence.......

Enfants, — un jour viendra pour vous, où désabusés de vos préjugés, — vous aurez acquis une triste expérience.

Elle vous servira à savoir que l'amour est une fiction, que tout n'est que dans l'imagination, que la vie de l'homme se consume avidement à suivre des chimères poétiques, elle vous servira à savoir que la vie a deux

époques bien distinctes, l'une occupée par des désirs impérieux pour des magnificences qui n'existent réellement pas, — l'autre absorbée par l'amer regret de ne plus éprouver ces mêmes désirs.

Médéric mourut avec ses croyances, parce que Médéric n'était pas un bourgeois matériel, parce que pour lui artiste, pour lui poète le corps n'était rien, — l'âme était tout.

Médéric ne survécut pas à ses illusions. Il était de ceux qui ne peuvent vivre sans une espérance, sans un désir.

Vous-même, enfant qui lisez ces lignes, que feriez-vous demain si votre journée n'était à l'avance dépensée? Auriez-vous aucune raison de vivre si vous n'aviez aucune raison d'espérer? — Votre journée sera remplie par vo-

tre amour, par votre maîtresse, par le désir de rester près d'elle le plus long-temps possible, par le désespoir de la quitter trop vîte, et par l'espérance de la voir encore le lendemain.

Je vous le dis, — croyez à toutes choses, aux femmes surtout, — et croyez aussi long-temps que vous pourrez. Restez dans les ténèbres, dans les illusions, dans la candeur, dans la tendresse. Ne cherchez pas à soulever le voile de la pudeur, à voir certaine nudité, à palper certaines plaies, à disséquer certains cadavres.

Aimez et croyez! Suivez votre route sans trop ouvrir les yeux, — ne soyez pas avides d'expérience, — elle ne sert plus à ceux

qui la possèdent ; — elle rend leurs regrets plus amers, — et c'est tout.

Mais ne croyez pas que le ciel accorde son intervention à nos affaires particulières, pas plus que Dieu punit et se fâche à cause de nos blasphèmes. Pour se livrer à un procédé aussi mesquin, il faudrait qu'il eût nos petites vanités, nos passions viles, nos continuelles susceptibilités. C'est lui faire injure que de lui supposer un caractère aussi mal fait.

Gardez-vous de le nier ! Cependant je pense qu'il tient peu à notre opinion sur lui.

Voyez sa belle nature, — et dites-moi si le plus mince brin d'herbe n'est pas aussi important que l'homme *le plus grand*.

A ce sujet je voudrais bien que l'on me dise ce que c'est qu'un *grand homme*.

Est-ce le député qui s'est le plus disputé dans la session, est-ce un pair de France?

Est-ce un homme décoré, est-ce un sergent de ville, est-ce celui qui a entretenu le plus grand nombre de danseuses, est-ce le malheureux qui a commis le plus mauvais mélodrame, est-ce celui qui a fait un almanach, est-ce un roi, est-ce un garde municipal à cheval, était-ce le chaste M. Newton, mort à 70 ans dans un magnifique état de virginité et de conservation?

— Le grand homme c'est l'homme qui a le mieux aimé une seule femme.

Et maintenant si vous voulez oublier pour quelques instants que vous vivez, si vous voulez oublier que vous êtes l'amant de votre femme de ménage, ou bien que vous

coucherez ce soir avec l'actrice la plus à la mode, si vous voulez oublier vos chances de volupté ou de fortune, — faites ce que j'ai fait moi-même. Regardez un cadavre avec attention, — contraignez votre sensible nature, et songez que cet objet de votre dégoût, cette horrible chose que l'on nomme la mort, est la transfiguration que vous subirez à votre tour, irrévocablement.

Votre poussière sera semée en désordre par le vent, — et un jardinier y plantera des asperges. Ceci est grave, monsieur!

Je ne plaisante pas le moins du monde.

Vous deviendrez asperge, fleur, arbres, terre, mais votre matière ne peut jamais cesser d'être.

Quelle perspective engageante!

Je ne comprends pas comment les *sages* qui ont réfléchi mûrement à ces misères ne sont pas plus raisonnables. — Chaque action de notre existence me paraît souverainement blâmable et digne de pitié, eu égard à la fin vers laquelle nous courons tous plus ou moins vite.

Ainsi à quoi bon entasser beaucoup d'or, pour devenir herbe, limon, broussailles? A quoi bon tenir essentiellement à avoir des pantalons collants et des gants blancs, — pour devenir terre, oiseau, fumier, poisson?

A quoi bon avoir remporté des médailles d'encouragement? A quoi bon être brèveté, décoré, patenté? A quoi bon être fier de sa taille, de sa beauté, de sa noblesse, de son

esprit, pour devenir un peu de mousse, une poignée de charmille?

Ces réfléxions graves donnent la mesure de nos pauvres vanités.

Voyez cet homme orgueilleux, susceptible, qui passe la tête haute, le front dégagé, le regard allumé, — dans soixante ans la poudre de son corps contiendra des légumes. Cet homme passera à l'état de carotte, de navet, et sera mangé en potage par son propre fils.

Ce fils lui-même deviendra de l'herbe, cette herbe sera mangée par un bœuf, — de sorte que cet homme deviendra bœuf.

Parlez-donc maintenant de vos ancètres?...

Parlez-nous d'héroïsme, de fortune, de bonheur, d'amour.

Ah! messieurs, — vous avez mal compris la vie! Vous vous tuez pendant les trente belles années de votre existence pour acquérir une richesse dont vous ne pourrez pas jouir.

Les Sauvages et les Orientaux sont bien plus sages, bien plus sensuels que vous!

Pourquoi travaillez-vous, — pourquoi êtes-vous industrieux? Pourquoi la civilisation, pourquoi les impôts, pourquoi les procès, les députés, les avocats, les tailleurs, les ministres, — pourquoi tant de choses dont nous pourrions nous passer?....

Ah! femmes, — j'éprouve le besoin de vous le dire, — c'est en vous que sont les seules

espérances de ma jeunesse, — de notre jeunesse à tous.

C'est en vous qu'est notre religion. C'est en vous qu'est notre poésie la plus pure, notre musique la plus sacrée.

Je finirai donc à la manière des rhéteurs :

EXORDE.

Mesdames, je vous aime par-dessus toutes les autres créations de Dieu, — attendu que vous êtes une partie de lui-même, — les plus beaux fleurons de sa couronne.

FAIT.

Je suis décidé à vous aimer, à vous entourer de soins, de caresses, de prévenances, — et ce suave travail sera pour moi une occupation plus précieuse que la plus chère et la plus Orientale des paresses.

CONFIRMATION.

Pour peu que vous vous montriez aimantes, je prendrai l'engagement de vous aimer avec un dévouement fanatique. J'espère que vous ne vous montrerez pas trop éloignées de contracter ce lien qui durera aussi long-temps

que ma vie, et qui verse sur la destinée de l'homme une influence si heureuse ou si funeste.

Car Dieu vous aime, — c'est pour vous que la nature revêt ses habits de fête, — le ciel est bleu pour vous, les fleurs nombreuses et embaumées sont pour vous.

Tout est à vous, — je suis à vous; — c'est pour vos pieds que sont fait les tapis de mousse et de violettes.

PÉRORAISON.

Dites-moi, à présent, chères dames, — que je n'ai pas trop compté sur votre tendresse, sur vos magnifiques passions conçues dans le secret, sur votre poésie qui vient de Dieu, et qui est comme un reflet de sa gloire, — comme un rayon de son amour qu'il a mis sur votre front et dans votre sein soulevé par l'émotion.

Dites-moi que je ne me suis pas trompé, et que vous êtes telles que je l'ai rêvé.

Alors vous ne m'en voudrez pas trop d'avoir écrit MÉDÉRIC.

Février 1841.

FIN DE MÉDÉRIC.

LUIDGI

(Nouvelle allemande.)

I

Vers le commencement de l'année 1839, il y avait à Mulhausen (ville allemande, située au bord du Rhin) un jeune peintre nommé Antonin Luidgi, Italien de naissance.

Il était orphelin. — Il était venu en Allemagne depuis quelques mois; et, après avoir successivement étudié son art dans plusieurs

villes du Nord, il avait fini par se fixer à Mulhausen.

Les dames de la ville s'intéressaient beaucoup à lui. Luidgi était blond et pâle ; il avait l'air penseur et sévère, et une figure étrange pour un Italien. Il ne flattait personne, ce qui lui donnait au premier abord une bizarrerie qui intriguait assez les gens. On ne pouvait s'imaginer qu'il se trouvât ainsi un jeune homme de vingt-quatre ans si pensif, si rêveur, si communicatif, et surtout si franc.

Ce caractère lui joua pourtant un tour bizarre. Une vieille dame lui dit un jour : — Monsieur Luidgi, je vous prie à dîner demain chez moi ; je vous préviens qu'après dîner on dansera et l'on chantera ; après le concert, mon mari vous priera en grâce de faire mon

portrait. Mon portrait à mon âge : la chose vous semblera peut-être ridicule!

Luidgi s'inclina.

— C'est une fantaisie de mon mari, continua la dame âgée; il part pour un grand voyage de six semaines, et il veut absolument me faire la galanterie d'emporter mon portrait.

Le lendemain, Luidgi ne manqua pas à son invitation.—On dîna, on dansa et l'on chanta.

Au bout d'un certain temps, la dame de la maison entraîna Luidgi dans une pièce disposée à l'avance, où il y avait du papier et des crayons.

En moins d'une heure, Luidgi eut fait un portrait assez ressemblant, trop ressemblant même, puisqu'il faut l'avouer. La vieille dame

avait été fidèlement représentée, c'est-à-dire avec ses rides, ses dents absentes, ses cheveux gris, et ses soixante années. Pas une ne manquait. La vieille dame en fut irritée au dernier point. Ce fut un grand scandale; on se récria, on se fâcha même. Les jeunes femmes riaient, les autres poussaient les hauts cris. On dit que Luidgi était un impertinent, un sot, un faquin, un misérable, qu'il fallait renvoyer incontinent. Il y eut bien quelques personnes qui prirent sa défense : madame la bourgmestre, par exemple, jeune et jolie Parisienne, qui n'avait eu qu'à se louer d'un portrait fait par le peintre, déclara que l'on avait tort d'en vouloir à Luidgi, et que si le portrait était affreux dans sa ressemblance, la faute en était au modèle. Elle ne fut point écoutée. L'infortuné Loidgi passa pour un sauvage; il fut montré à

l'index et mis au ban de toutes les sociétés. Les femmes âgées conspirèrent contre lui. Ce fut une ligue infernale dont tous les membres réunissaient plusieurs siècles sur leurs têtes. Devant un tel orage, Luidgi n'eut rien de mieux à faire que de battre en retraite et de quitter la ville au plus vite.

Le lendemain donc il mit sa blouse et ses guêtres, il endossa un sac qui renfermait ses papiers, ses crayons, ses couleurs, et il prit la route qui côtoie les bords fleuris du Rhin. Il avait à la main le bâton obligé.

Après avoir fait plusieurs lieues, il s'arrêta pour déjeûner, dans une prairie, au bord de l'eau, sous de grands arbres. La nature semblait s'être embellie pour le bien recevoir.

Luidgi, tout en mangeant, réfléchit à ce

que sa position avait de fâcheux; — après quoi il se leva et reprit sa route.

Le ciel était de son bleu le plus tendre. De beaux nuages d'argent se sauvaient à l'horizon, bouclés comme les cheveux d'une femme.

Le soleil répandait une lumière splendide et magnifique; la nature était merveilleusement parée, et les parfums des fleurs embaumaient l'air. Là tout était vie, élégance, simplicité.

Luidgi se sentait heureux de voir ce spectacle, et il se disposait à traverser le fleuve sur un bac immense qui attendait les voyageurs pour les transporter d'un bord à l'autre, moyennant une faible rétribution, lorsqu'il aperçut des petites paysannes vêtues de jupons rouges, qui dansaient en rond en chantant la

ronde allemande de Goëthe, intitulée : *Chanson de Mai,* et dont voici les premiers vers :

O de la nature
Riante beauté !
O tendre verdure !
O douce clarté !

Les prés se nuancent
De mille couleurs ;
Mille odeurs s'élancent
Des vergers en fleurs.

Luidgi, au lieu de traverser le Rhin, s'avança vers les jeunes bergères pour leur demander comment, tout en gardant des moutons, elles avaient pu se tenir au courant des productions littéraires du pays.

Les jeunes filles prirent la fuite, avec de grands cris et des éclats de rire, vers un château qu'on entrevoyait à travers les arbres. Luidgi les suivit, et entra dans la cour du châ-

teau avec elles. Les jeunes filles n'étaient pas des bergères, mais elles composaient toute la famille du riche baron de Thornwalden qui, marié depuis près de vingt-cinq ans, avait déjà une nombreuse postérité de dix-neuf jeunes filles de la plus grande beauté. Il faut ajouter, à la gloire entière du baron, que sa famille promettait de s'accroître indéfiniment jusqu'au jour où madame son épouse se déciderait enfin à lui donner un garçon pour succéder à ses biens, à son nom et à ses titres.

Le baron de Thornwalden vint au-devant de Luidgi en riant. Il s'amusa beaucoup de son étonnement, et l'engagea à passer quelques jours dans sa propriété ; — ce qu'il fit avec d'autant plus de plaisir, qu'il avait beaucoup protégé les arts dans son temps. C'est pourquoi il bénit le ciel qui lui envoyait un artiste

qui paraissait de bonne humeur pour égayer un peu sa solitude.

Luidgi accepta son invitation sans trop se faire prier, et il se promit bien de faire tous ses efforts pour donner en particulier des leçons de dessin et de paysage aux plus âgées et aux plus jolies des filles de M. le baron, lorsqu'elles iraient chanter et danser de nouveau, au fond du bois, la ronde que vous savez.

Luidgi, ainsi insouciant de l'avenir, se mit à jouir gaîment du présent. Aussi il s'installa dans le château de M. de Thornwalden, et passa son temps à manger, à peindre, à admirer la nature, à humer les odeurs enivrantes des fleurs, à causer avec les jeunes filles et à faire la partie d'échecs du baron. Il demeurait dans un petit pavillon situé au bord

de l'eau. — Chaque soir, il ouvrait sa fenêtre et s'amusait à jouer de la flûte, — tout en regardant la chambre de Madeleine, —l'une des filles du baron. Il n'est peut-être pas déplacé de vous dire que Madeleine était une charmante enfant de seize ans, rieuse et blonde, avec des yeux bleus, une figure angélique et céleste. Luidgi était amoureux de Madeleine.

Une nuit il entendit une voix enchanteresse et remplie de cette poésie du Nord, si mélodieuse et si enivrante, qui chantait la ballade *le Roi de Thulé*, du Shakespeare allemand :

Il était un roi de Thulé
A qui son amante fidèle
Légua, comme un souvenir d'elle,
Une coupe d'or ciselé.

C'était un trésor plein de charmes,
Où son amour se conservait;
A chaque fois qu'il y buvait,
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Voyant ses derniers jours venir,
Il divisa son héritage ;
Mais il excepta du partage
La coupe, son cher souvenir !

Il fit à la table royale
Asseoir les barons de sa tour ;
Debout et rangée à l'entour
Brillait sa noblesse loyale.

Sous le balcon grondait la mer :
Le vieux roi se lève en silence,
Il boit, et soudain sa main lance
La coupe d'or au flot amer.

Il la vit tourner dans l'eau noire,
La vague en s'ouvrant fit un pli,
Le roi pencha son front pâli....,
Jamais on ne le vit plus boire !...

La voix était claire et douce ; elle s'élevait mélodieuse et pure, et paraissait s'adresser aux anges du ciel. Les âmes qui ont conservé encore quelque jeunesse comprendront combien cette scène était sublime dans sa simplicité. Luidgi était ravi en extase ; la poésie et l'harmonie lui brûlaient le cœur.

Un instant il crut à une destinée surnaturelle; — et ce chant l'avait tellement captivé qu'il l'écoutait encore, penché sur sa fenêtre, bien long-temps après qu'il avait cessé.

Quand il fut un peu remis de son émotion, il prit sa flûte et joua l'air qu'il venait d'entendre, avec une puissance et une intelligence remarquables; car il avait reconnu la voix de la belle Madeleine.

Soit enfantillage, soit sympathie, elle redit le dernier couplet, mais cette fois avec une expression plus élevée.

La musique s'attaque directement à l'âme.

Le cœur de Luidgi battait avec force, toutes ses facultés étaient réunies pour écouter; l'harmonie développait ses jeunes idées, et pénétrait son être d'un désir à demi-révélé...

Lorsque le chant fut fini, il descendit au jardin avec précaution et sans but déterminé. Son âme était brûlante.

Il entendit seulement une fenêtre se fermer, mais ne distingua aucune lumière. Il se promena quelque temps dans une grande agitation, puis il rentra chez lui. Il se coucha, mais il ne put dormir.

Au point du jour, il ouvrit de nouveau sa croisée pour respirer l'air embaumé du matin et les suaves senteurs de la rivière.

Ensuite de quoi il écrivit à Madeleine la lettre suivante :

« Vous m'avez rendu bien heureux cette
« nuit, Madeleine! vous avez chanté pendant
« quelques instants et j'ai recueilli avec bon-

« heur vos paroles... Oh ! c'est que je vous « aime, tendre amie... Aussi votre voix m'a « inondé de volupté, et je ne puis vous voir « sans être pris d'une émotion violente... Je « n'ose croire que vous partagerez mes sen- « timents, mais au moins ne me privez pas « d'assister au concert que vous donnez à la « nature... Je vous en prie ne cessez pas vos « chants parce que je les ai remarqués.

« Mon cœur est jeune et a soif de votre « amour... Je suis troublé et j'ai peur de vous « déplaire... Quelquefois, j'espère que, à force « de soins et d'égards, je vous fléchirai ; d'au- « tres fois, je n'espère pas même un doux re- « gard de vous.

« Et pourtant vous êtes belle, vos yeux « sont tendres : — vous devez être bonne.....

« Voyez, je souffre, je suis malheureux...
« mais je tiens à cette souffrance, elle est toute
« ma vie... Mon âme se briserait si elle vous
« perdait....... Pardonnez-moi, pardonnez-
« moi. »

Le soleil était levé, il caressait de ses rayons les branches des arbres, balancées par de folles brises.

Luidgi plia sa lettre en tremblant. — C'était la première de ce genre qu'il écrivait; il était possédé de l'émotion inséparable d'un premier début, — n'importe dans quel genre, soit en arts, en poésie, ou en amour.

La cloche du château annonça le déjeûner; — il s'empressa de répondre à cet appel. Ce fut bien de sa part : un bon vivant ne doit jamais oublier ces heures-là.

— Comme vous êtes pâle ce matin, lui dit une petite fille en lui sautant au cou.

— Ah! mon bon ami, vous avez l'air malade, ajouta une autre des dix-neuf filles du baron.

— Mais vos traits sont altérés, fit M. de Thornwalden; auriez-vous mal dormi? Voyons, dites-le-moi franchement : vous avez passé une mauvaise nuit?

Le peintre l'assura qu'il avait parfaitement reposé.

Après le déjeûner, le baron lui dit :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez musicien?

Luidgi répondit avec embarras et balbutia quelques mots sans suite.

— Je vois ce que c'est, fit M. de Thornwalden : vous êtes modeste, et vous ne voulez pas nous faire part de votre goût pour la musique. C'est bien, c'est bien, mon jeune ami ; j'adore la musique! Mais ne vous méfiez pas trop de vous-même.

Luidgi passa cette journée dans des angoisses prodigieuses ; — il lui fut impossible de voir Madeleine parce qu'elle était indisposée. Elle n'avait pas déjeûné le matin avec la famille, elle ne parut pas non plus au dîner. L'inquiétude de Luidgi augmentait à chaque instant ; il aurait préféré un malheur réel aux tourments dont il était dévoré.

Il essaya de peindre, — mais sa main était tremblante et indécise ; — alors il se promena autour du bassin et s'amusa à jeter des miettes

de pain aux cygnes que Madeleine affectionnait.

Puis il alla faire une longue promenade sous les arbres où il l'avait vue pour la première fois, au bord du Rhin, au pied de la prairie où s'épanouissaient les marguerites et les *wergis-mennicht*.

Et son cœur s'emplit d'amour, il était fier et joyeux, car vous le savez, mes amis, l'amour est la plus pure, la plus sublime de nos religions.

II

Le soir du même jour, Madeleine descendit à huit heures. — Elle était un peu émue, du moins elle paraissait. — Elle salua Luidgi avec un sourire charmant. — On prit le thé, on joua aux échecs, puis chacun se retira.

Luidgi vit Madeleine seule en sortant. Il lui dit :

— Vous avez chanté hier.....

— Moi?... fit-elle avec étonnement, mais non...

Luidgi s'en alla tout triste; — il était sûr que Madeleine n'avait pas chanté, car elle l'avait nié, et elle ne pouvait mentir.

Aussi Luidgi brûla la lettre qu'il avait écrite pour elle. — Mais qui donc alors avait chanté la ballade du *Roi Thulé?...*

L'amour du peintre aurait pu s'éteindre de langueur comme une foule d'autres amours de ce monde, mais le mystère et la difficulté ont tant de charmes qu'il devint éperdûment épris de Madeleine.

Un jour, il était seul avec elle au salon. — Madeleine se mit à son piano et joua l'air du *Roi de Thulé*.

Alors Luidgi lui dit :

— Madeleine, vous m'avez trompé... C'est vous qui avez chanté l'autre nuit... c'est vous qui avez renouvelé mon existence et qui m'avez transporté d'une si grande joie...

O Madeleine, je vous aime de toute mon âme... je ne vis plus que pour vous... je ne tiens plus à la vie si je ne puis la passer près de vous...

Madeleine pleura, car elle avait peur d'aimer Luidgi.

Et puis elle lui avoua qu'elle était bien souffrante et bien malheureuse, parce que son père voulait la marier à un riche propriétaire de la Belgique qui devait arriver sous peu de jours. Luidgi, fort de l'aveu de sa bien-aimée, lui jura qu'il lutterait pour elle contre toutes

les puissances possibles et contre tous les propriétaires de la Belgique. Il s'emporta, et lui dit qu'il lui sacrifiait son existence. Ensuite il lui parla de son amour, de ses projets, et tous deux se bâtirent un avenir de fleurs et de félicité.

Quelques jours après, le mari demandé arriva en effet. — C'était un gros monsieur d'une cinquantaine d'années, lourd et ennuyeux, susceptible, phraseur et prétentieux; — une seconde édition du *Monsieur Prud'homme* de Monnier. Ce personnage déplut beaucoup à Madeleine et surtout à Luidgi, comme je vous le laisse à penser.

En effet, il l'aimait à en devenir fou; aussi il était jaloux de toutes ses actions, de ses regards et de ses rires, jaloux de ses grâces, de ses beautés, qu'elle prodiguait avec naïveté.

Il n'y avait que deux moyens d'empêcher le mariage de Madeleine, avec le Belge qui s'appelait M. Vanosten. Le premier moyen était violent, — il fallait se battre avec lui; ce qui répugnait à Luidji; quoiqu'il fut brave, il ne pouvait se décider à se mesurer avec un vieillard. — Les extrêmes ne veulent pas toujours se toucher.

Le second moyen consistait à lui faire une foule d'avanies jusqu'à ce qu'il ait abandonné la place. — Luidji se décida pour ce dernier. C'était facile, car la personne de M. Vanosten était ridicule et prêtait assez à rire et à plaisanter. De concert avec les dix-neuf jeunes filles du baron, Luidji se mit donc à s'amuser aux dépens de M. Vanosten.

En peu de jours ils se lièrent d'une amitié apparente.

M. Vanosten portait un large feutre gris, un habit vert, un pantalon de nankin, une superbe perruque rouge, des lunettes vertes et une canne à bec de corbin. Or, parmi une foule d'avanies dont on l'abreuva, on lui défonça entr'autres son chapeau, on lui déchira son pantalon ; les filles du baron lui firent des croix dans le dos avec de la craie blanche ; on épila sa perruque, on lui cacha sa canne et on brisa ses lunettes. A tout cela Vanosten riposta par un sang-froid admirable ; — car il était brave homme au fond, quoiqu'il ne parût pas taillé pour faire un bon mari. — Le soir on s'amusait également à tendre des cordes sur son passage, de sorte qu'il ne manquait pas de tomber de la manière la plus grotesque.

Il savait bien, en voyant les jeunes filles rire

aux éclats à chacune de ses mésaventures, que c'étaient elles qui les lui infligeaient, mais il ne s'en plaignait pas.

Cependant il continuait à avoir des prétentions sur Madeleine, et les deux amants se dépitaient en secret, lorsqu'un événement malheureux vint les priver de celui qui gênait aussi complètement.

Un matin le baron de Thornwalden partit à cheval avec Vanosten, pour aller visiter quelques-unes de ses propriétés environnantes. — Le soleil était brûlant et l'air pesant; la chaleur était étouffante. Sur le soir ils rentrèrent au château très fatigués. Vanosten monta se coucher après avoir pris quelque nourriture.

La nuit on entendit des cris horribles; — en un instant toute la maison fut sur pied.

On ne tarda pas à s'apercevoir que ces cris partaient de la chambre de Vanosten ; on s'y rendit et on le trouva dans un état impossible à décrire, et se débattant sur sa couche avec une fureur désespérante. Il disait des choses insignifiantes ; des lambeaux de phrases s'échappaient de sa bouche contournée, tout annonçait une exaltation extraordinaire. On envoya de suite chercher l'Esculape du pays, lequel déclara immédiatement que le pauvre homme était devenu fou. It expliqua cela parfaitement, en prouvant que la chaleur du soleil avait agi sur son cerveau déjà faible.

Vanosten fut recouché ; — on le saigna, puis on lui administra les remèdes d'usage en cette occasion. Il divagua pendant quelques jours ; et entr'autres bouffonneries il affirmait que la

ville de Bruxelles venait d'ètre prise d'assaut par Charles-Quint, qui avait l'intention de la raser. Et là-dessus il déclamait contre les lois militaires et contre la guerre en général.

Néanmoins le docteur ne désespérait pas de lui faire recouvrer la raison ; — mais le baron avait eu le temps de s'apercevoir qu'il allait faire une sottise en mariant sa fille à un homme sujet à de tels accès de démence, et il se promettait bien de le congédier dès qu'il serait guéri et en état de regagner ses pénates.

Pendant ce temps Luidgi et Madeleine vïvaient de leur amour et de leurs fraîches pensées. — Ils faisaient de longues promenades dans les endroits isolés du parc, et goûtaient chastement le bonheur d'être ensemble ; — bonheur ineffable, moments remplis de ten-

dresse et de poésie, où la main presse la main avec une délicieuse ivresse et où l'âme s'élève et se sublimifie!

Quelques jours après, un matin, — on vit un cortége très déplorable se diriger vers le château; — il se composait de quelques curieux et de quatre hommes qui portaient le cadavre d'un noyé.

Ils firent ouvrir la grille, traversèrent le parc et arrivèrent aux pieds du grand escalier. Là ils trouvèrent des domestiques qui les débarrassèrent de leur fardeau.

Or, ces gens étaient des pêcheurs. — Ils étaient occupés à tendre leurs filets sur le Rhin, lorsqu'ils aperçurent au milieu de l'eau quelque chose de blanc, qu'ils prirent d'abord pour un morceau de voile, mais qu'ils recon-

nurent ensuite pour un corps mort; — ils se jetèrent dans leurs chaloupes et allèrent le repêcher.

C'était le cadavre du malheureux Belge qui, dans un violent accès de délire, s'était précipité à bas de son lit et avait été se jeter dans le Rhin.

A cette nouvelle, Luidji éprouva une profonde douleur, et son âme noble plaignit le pauvre homme d'avoir accompli une destinée si déplorable, — ce qui ne l'empêcha pas d'en être enchanté.

Il se disait :

— Il faut bien être un peu égoïste, en ce monde, pour faire ses petites affaires!

III

Par une splendide matinée d'automne, il y aura trois ans au mois d'octobre prochain, je suivais avec un de mes amis la route délicieuse qui serpente le long du Rhin. Nous avions quitté le matin la ville de Mulhausen; — cette même ville où Luidgi éprouva une si affreuse humiliation. Nous avions mar-

ché la plus grande partie du jour, et comme nous éprouvions volontiers le besoin de nous reposer quelque part, — nous nous disposions à entrer dans le parc de la propriété de M. de Thornvalden, lorsque nous vîmes venir sur la route un corbillard. — Nous nous arrêtâmes un instant. — C'était le corps de l'infortuné Vanosten qu'on portait en terre.

Luidgi suivait en silence, — ému et recueilli, le front soucieux et penché, — puis à côté de lui étaient Madeleine et quelques unes des filles du baron, — car ce pays a conservé assez de poésie pour ne pas trouver ridicule que les femmes accompagnent jusqu'en leur dernière demeure ceux qu'elles ont aimé ou connu.

Il va sans dire que nous passâmes quelques

jours au château, où nous apprîmes cette triste histoire de la bouche du vieux baron, et nous pourrions même ajouter, si cela n'était pas absolument égal au lecteur, que nous y assistâmes aux fiançailles de Luidgi et de la belle Madeleine, qui fut assez aimable pour nous chanter la ballade du *roi de Thulé*, non pas en vers français, mais en allemand, et telle qu'elle fut composée par l'auteur.

Il me semble encore voir le vieux baron nous racontant ces événements, assis dans un large fauteuil et entouré de sa famille.

Il avait eu la courtoisie de nous faire apporter du punch et des cigarres, — ce qui n'est pas peu fait pour aider à écouter les histoires les plus intéressantes, voir même les moins merveilleuses. Les éditeurs, en général, ne s'ap-

pliquent pas assez à entretenir les lecteurs dans de bonnes dispositions. Ils devraient, à l'exemple de quelques narrateurs bien appris, faire donner à ceux qui ont la patience de lire leurs livres, des cigarres, des bichofs, des punchs, des bavaroises, des glaces ou des sorbets. Les lecteurs devraient se prêter à cette exigeance.

Nous rendrons cependant cette justice au baron de Thornvalden, que sa manière de raconter était si agréable que nous aurions pu, à la rigueur, nous passer de punch.

C'est égal, cela n'a pas nui à la digestion de son histoire.

Juillet 1841.

FIN.